



Statue de Jacques-Cartier, à St-Malo.



Le Rêve de Jacques-Cartier

L'avenir du Canada-français.



EN lisant les rapports si complets et si intéressants que les journaux nous ont donnés des fêtes de Saint-Malo, le 23 et le 24 juillet dernier, qui de nous n'a senti une larme rouler de sa paupière?... C'était une larme de joie, et en même temps une larme de regret! Ces fêtes ont été si belles, l'éloquence et la poésie ont si noblement mêlé leurs accents au pied du superbe monument élevé à la mémoire de Cartier, que tous nous aurions voulu être là-bas, sous le gai soleil et sur la côte d'émeraude de la Bretagne, pour applaudir avec enthousiasme les orateurs et les poètes de la Vieille-France et de la Nouvelle-France, et pour saluer avec attendrissement la statue de l'immortel découvreur de notre patrie. Cette statue, d'après les gravures que l'on nous en

donne, me semble magistrale de conception et d'exécution, et je voudrais qu'elle fût reproduite en miniature, et répandue par milliers dans nos villes et nos campagnes, pour occuper une place d'honneur en chacun de nos foyers. Elle y évoquerait sans cesse à nos regards la grande statue de là-bas, — ce monument tardif de gratitude envers celui qui a si bien mérité de sa double patrie, de sa patrie de France et de celle qu'il a créée sur les rives du Saint-Laurent. Elle perpétuerait la joie avec laquelle nous avons contribué à cet acte de reconnaissance, et nous avons pu transmettre notre obole par les mains du barde Botrel et de sa "doulce." Et surtout elle nous rappellerait ce qui pour nous doit rester de ces belles fêtes, si longtemps préparées et si vite envolées. Ce qu'il doit en rester, voilà ce qu'à présent il est tout naturel de nous demander, et ce à quoi je voudrais essayer de donner mon humble réponse.

* * *

Quelques-uns d'entre nous ont pensé que cette fête était un nouveau pas de fait vers le rapprochement toujours espéré entre la France et le Canada.

Ils ont peut-être raison, mais pour ma part je n'y crois pas du tout, je ne crois pas même qu'il y ait jamais rapprochement entre la France et nous. D'abord, nous serons toujours des ignorés en France, comme l'y sont d'ailleurs tous les peuples du monde: c'est un des phénomènes les plus frappants pour quiconque visite la France que cette ignorance générale des Français pour tout ce qui existe en dehors de chez eux; au contraire des Allemands, des Anglais et des Américains, ils sont toujours étonnés de ce qu'on leur dit des autres pays, même de leurs plus proches voisins; et quand par extraordinaire ils sortent de France pour voyager, ils vivent dans une surprise perpétuelle, tout les intéresse et les émerveille; ils ont hâte de rentrer chez eux pour faire part de leurs découvertes, et d'ordinaire ils le font tout de suite, et Dieu sait avec quelle justesse d'appréciations! Que voulez-vous? C'est un rôle qui a bien ses inconvénients que celui d'éclairer le monde!...

Et puis, quand même nous ne serions pas des ignorés en France, nous y serions toujours des incompris. Et c'est tout naturel: les Français de là-bas ont une mentalité différente de la nôtre, l'âme française est de trois siècles plus vieille que l'âme canadienne; nous, nous sommes restés tels qu'à l'origine, alors que nous sortîmes du sein de la France du temps; mais notre mère a tant vieilli et changé depuis la séparation qu'aujourd'hui elle ne peut guère nous comprendre. Qui n'a remarqué que même chez les Français qui vivent au milieu de nous, — même chez ceux qui viennent ici par dévouement surnaturel et se dépensent à nos oeuvres d'éducation et de charité,—il y a toujours un je ne sais quoi qui subsiste, un obstacle indéfinissable à cette identification parfaite qui devrait se faire naturellement entre les Français des deux côtés de l'Atlantique, s'ils étaient semblables; ce n'est pas seulement l'océan qui nous sépare, c'est toute une époque; nous n'avons plus le même tempérament physique, intellectuel et moral. "Le Canada est une force de tradition, écrit René Doumic: . . . j'y ai vu une image de la France d'autrefois, telle que l'avaient formée le lent travail des siècles et le secours des institutions nationales. Nos moeurs, nos coutumes, notre esprit de famille, notre sentiment religieux, se sont conservés là-bas, mieux et plus purement que chez nous. Pour comprendre certains traits de notre histoire et rentrer en communion avec notre passé, il est indispensable d'aller au Canada. Des choses mortes ailleurs et que nous ne retrouvons plus que par un effort de mémoire et d'imagination, sont là-bas vivantes. . ."

Et si nous gardons un culte si sincère et si fidèle pour la France, c'est que nous nous faisons une France idéale, qui se dresse plus héroïque dans le recul du passé, et si haute que les révolutions du temps et de l'histoire ne peuvent l'altérer; nous sommes comme un orphelin élevé par des mains étrangères, et qui se fait de sa mère l'image idéale que lui trace son coeur!

* * *

Non, ce qui à mon sens pourrait rester de cette fête, c'est que ce monument de Cartier serait là-bas, sur le sol de France, l'incarnation ou le symbole du rêve que tous nous caressons ici:

ce marin à la stature colossale, debout à la poupe de son navire, la tête au vent, la hache au côté, la main à la barre, le regard scrutant l'horizon, — tel en un mot qu'il devait se tenir quand pour la première fois il osa se lancer à la traversée de l'Atlantique, — ce marin, à quoi rêvait-il donc?... Sans doute il ne pouvait prévoir tout l'avenir, et de lui on peut dire comme Fréchette a dit de Colomb :

“Et quand il ne croyait que suivre son étoile,
“La grande main dans l'ombre orientait la voile.” —

Toutefois, on peut affirmer sans crainte que Cartier a eu un rêve, un rêve qui l'a poussé et soutenu dans son audacieuse entreprise, et ce rêve était de fonder de ce côté de l'Atlantique une France nouvelle; l'intrépide Français a dû saluer dans le lointain des siècles une race française se développant, et jouant son rôle propre et autonome dans ce coin du Nouveau-Monde. Et ce rêve il a passé de l'âme de Cartier dans les âmes de ceux qui l'ont suivi, et dans les âmes de leurs descendants, — et c'est ce rêve qui nous hante toujours et nous emporte joyeusement vers l'avenir! Et c'est ce rêve que le sculpteur Barreau a si bien incarné pour nous dans ce bronze de Cartier, là-bas sur les remparts de “la Hollande” à Saint-Malo!

* * *

Rêve imprudent! rêve absurde! diront quelques-uns. Aussi ce n'est pas sans quelque hésitation que j'en parle. Il n'y a pas très longtemps, un “jeune et brillant évêque” ayant osé en parler en public, et dire à notre jeunesse de se préparer à faire sa part dans l'oeuvre de l'indépendance du Canada, il s'en est suivi presque un tremblement de terre! heureusement que la tempête n'a eu lieu que sur le papier! Ainsi, non seulement il ne faut pas dire notre rêve, mais il ne faut pas même le penser. Ne pas le dire, par prudence sans doute, pour ne pas éveiller le chat qui... ne dort jamais! Si j'ai bonne mémoire, n'est-ce pas notre grand Honoré Mercier qui donna jadis des conférences sur l'indépendance du Canada? Et pourtant il n'y eu pas de

tempête alors? que les temps sont changés! — Mais, au moins pourquoi ne pas le penser notre rêve? — On a omis de nous le dire. Eh bien, moi qui ne suis ni évêque, ni jeune, ni brillant, je risque ma tête, du moins pour une fois! Je me risque de le dire, et surtout de le penser. Et je suis convaincu que tous nos patriotes sérieux, avec toute la masse des nôtres, pensent de la même manière: qu'on essaie un plébiscite là-dessus.

Et franchement, n'avons-nous pas le droit nous aussi d'avoir notre rêve? les autres races, qui sont venues ici après nous, ont le leur, c'est leur droit: nous avons le même droit qu'elles. Et si nous faisons un rêve absurde, qu'on nous dise en quoi il est absurde. En attendant, voici pourquoi je le crois réalisable.

* * *

Avant tout, entendons-nous bien: *quand* serons-nous un peuple par nous-mêmes?... C'est le secret de Dieu seul, c'est Lui qui tient en ses mains la vie et le sort des nations, et qui arrange les événements comme il lui plaît. Et jusqu'à ce que vienne cette heure, je suis de tout coeur avec les hommes de tous les partis et de toutes les races qui, sans sacrifier jamais la justice et l'honneur, prêchent l'harmonie et l'union, et travaillent à développer les ressources du Canada tout entier: c'est là le grand devoir du présent, nous sommes dans une période de transition nécessaire; dans une famille, il faut que les enfants grandissent et deviennent des hommes avant de se séparer pour fonder chacun son foyer.

Mais où est-il donc écrit que cette immense contrée de l'Amérique britannique du Nord — plus grande que l'Europe entière qui renferme près de 20 pays autonomes, — sera toujours et à jamais un seul et même pays? Si la plupart des économistes entrevoient la division plus ou moins prochaine des Etats-Unis pour former plusieurs pays distincts, — et quiconque a vécu aux Etats-Unis a pu constater la divergence profonde et même l'antagonisme des intérêts et des sentiments entre le Nord et le Sud, entre l'Est et l'Ouest, — pourquoi ne peut-on penser que, quand ici la population se sera suffisamment accrue, notre vaste pays se partagera lui aussi en plusieurs sections; que peut-être chaque province deviendra un pays autonome, ou que plu-

sieurs provinces se grouperont d'après leurs intérêts communs? Et alors, serait-il impossible que la province française devînt un pays par elle-même, et que la race française jouât un rôle propre? J'ai beau chercher, je ne puis voir cette impossibilité.

* * *

Laissons de côté l'argument si souvent apporté que ce n'est pas sans une vue particulière de la Providence que nous sommes nés de la France au moment où celle-ci était encore dans toute la vigueur de sa foi religieuse et de sa vie nationale, et que nous avons été séparés d'elle juste avant les bouleversements qui l'ont si profondément altérée; et que ceux qui ont fondé la Nouvelle-France venaient ici poussés par les plus nobles motifs: laïques ou religieux, tous nos grands fondateurs ont traversé l'Atlantique sous l'impulsion d'une pensée et d'une mission de religion et de patriotisme, tandis que bien d'autres colonies sont nées d'une pensée de lucre, ou même se sont recrutées à l'origine parmi les criminels bannis de leur patrie. Notre berceau est d'une pureté sans tache, et toute notre histoire aussi: quelle race colonisatrice a été plus humaine que la nôtre dans ses rapports avec les naturels du pays? Et après la conquête, pouvions-nous porter plus loin envers l'Angleterre notre franche et généreuse loyauté? Et avec quelle générosité n'avons-nous pas reçu sur nos rives les émigrés de la pauvre Irlande, et avec quelle largeur n'avons-nous pas toujours traité nos concitoyens d'origine anglaise? Je le répète, notre histoire comme notre berceau est d'une pureté incomparable. Et nous pouvons en déduire que nous devons avoir ici une vocation particulière.

Mais laissons cet argument: pour un bon nombre il est trop sentimental, trop mystique. Prenons-en d'autres, d'ordre plus positif.

* * *

Un fait qui frappe singulièrement tous les économistes, c'est la prodigieuse prolixité de notre race. Depuis la conquête,

alors que toutes les autres provinces se sont peuplées surtout d'émigrants nés en Europe, nous nous sommes tellement multipliés que si tous les descendants actuels des 65,000 colons français de 1759 étaient aujourd'hui dans la province française, nous serions plus de 3,000,000, c'est-à-dire la province la plus peuplée du Dominion. Et cette fécondité dure toujours; qui pourrait anéantir une race si féconde?

Surtout quand on considère que pour la plus grande partie nous sommes solidement groupés et installés *chez nous*, dans notre province à nous. Si comme nos frères des Etats-Unis nous étions dispersés en groupes perdus au milieu d'une population différente, le problème de notre résistance serait plus douteux. Mais nous avons notre pays propre dans ce grand pays.

Et, par un autre fait non moins frappant, notre province à nous est admirablement située, elle touche à l'Atlantique et aux Etats-Unis, deux voisinages qui pourraient en temps opportun nous rendre de grands services. Et puis elle est immense, étant à elle seule plus grande que la France et l'Allemagne réunies; et plus tard, quand nos hardis colons du Nord se seront multipliés, ils envahiront pacifiquement cette autre province déserte de l'Ungava qui est au nord de la nôtre, et notre pays sera doublé en superficie. Et surtout, quelle richesse de pays! Je viens de lire et de relire l'ouvrage tout récent de M. Alex. Girard "La Province de Québec," et je suis encore tout ébloui des richesses prodigieuses que l'auteur fait passer devant nos yeux: richesses de notre sol cultivable, richesses de nos forêts, richesses de nos pêcheries, richesses de nos animaux à fourrure, richesses de nos mines, richesses de nos cours d'eau, — richesses qui étant exploitées peuvent suffire au développement matériel d'une immense nation.

Or, réunissant ces trois faits: une race éminemment féconde, cette race groupée dans sa propre province, cette province ayant des richesses naturelles incomparables, — ne peut-on pas raisonnablement conclure que cette race a bonne chance de vivre et de devenir une grande et forte nation?

Cet argument est plutôt d'ordre physique. Prenons-en un d'ordre supérieur, prenons celui des qualités intellectuelles et du tempérament moral de notre race. Demandons-nous si, étant donnés notre tournure d'esprit, nos aptitudes intellectuelles et artistiques, nos goûts et nos traditions domestiques, nos instincts sociaux, — il n'est pas logique de prévoir que jamais nous ne nous fusionnerons avec les autres races. Je ne parle pas ici de supériorité ni d'infériorité, je parle de différences de races. Accordons, si l'on veut, que nous ne sommes pas plus intelligents, que nous n'avons pas plus de jugement que les autres; du moins nous pouvons affirmer que nous sommes plus intellectuels; que non-seulement nous aimons plus les choses de l'esprit, mais que nous avons plus de facilité pour les lettres, les arts et les sciences. De grâce, ne nous laissons pas éblouir par les édifices princiers des universités et des académies anglaises, ni par les noms retentissants de certains professeurs: est-ce donc les palais ou les grands professeurs qui peuvent donner du cerveau aux étudiants? Sans doute je ne méprise pas le côté matériel de l'école, et je crois que sur ce point comme sur celui du salaire de nos instituteurs et institutrices nous avons des progrès à faire; mais je dis sans crainte que, étant donné le même nombre d'années d'étude, nos enfants dans nos humbles écoles, et nos jeunes gens dans nos modestes collèges et couvents, sont plus brillants et plus instruits que ceux des autres races. Prenons par exemple l'étude des langues: je suis aumônier d'un de nos grands établissements d'éducation, et je sais que quand viennent les examens publics des élèves finissants, c'est toujours une merveille pour les Anglais présents que cette facilité avec laquelle nos jeunes gens parlent également l'anglais et le français, et sont renseignés sur la grammaire, la littérature et la rhétorique anglaise tout autant que sur la leur.

Et cette facilité pour les langues nous l'avons aussi pour les beaux-arts; jusqu'à présent, nous avons été pauvres, et pourtant, proportion gardée, nous avons plus de musiciens et de peintres et de cantatrices que les autres races du pays, chez lesquelles la fortune permettrait à un plus grand nombre de jeunes gens de se livrer à la carrière des beaux-arts. Non, l'An-

glais est le même partout, il est moins abstrait et spéculatif, il a plus de goût et d'aptitudes pour les choses pratiques, pour les choses de la matière; même quand il cultive les mathématiques il s'arrête le plus souvent à celles qui servent au commerce et à la finance.

Et, ce qu'il y a de remarquable chez nous, c'est que tout en étant plus intellectuels, nous avons des aptitudes évidentes pour les affaires; déjà un bon nombre des nôtres, par leur seul travail, se sont créé de belles fortunes.

La différence est plus grande encore entre notre tempérament moral et celui des autres. Le trait le plus frappant pour les Anglais qui visitent notre peuple c'est la politesse naturelle, l'agrément des manières, le désir de plaire; là-dessus nous sommes restés profondément français. A mon avis le tempérament français est tout l'antipode du tempérament anglo-saxon; autant le français vit au-dehors de lui-même, autant l'anglais vit au-dedans; le français a un besoin constant de société, non seulement de la société du foyer, mais de la société de ses voisins, et de tout son village; tout ce qu'il sait, tout ce qu'il a, il faut qu'il le communique autour de lui, le mal comme le bien; il n'y a pas de race plus missionnaire que la race française, et c'est pourquoi en France il y a toujours eu et il y aura toujours des luttes doctrinales si ardentes; et c'est pourquoi les trois quarts des missionnaires de l'Évangile viennent de France, et les neuf-dixièmes de la littérature corruptrice viennent de France aussi. Non-seulement le français aime passionnément ses idées, mais il a le désir et le tourment de les transmettre et de les imposer aux autres. L'anglo-saxon fait tout le contraire; il aime la solitude, il aime ses propres affaires; quand il émigre c'est pour chercher son bien-être au dehors, non pour y semer des idées; il laisse les autres penser à leur guise, tant qu'il n'a pas à en souffrir dans ses propres intérêts, alors il a parfois recours à des arguments... frappants. Il est plus froid, plus réservé, moins communicatif dans sa propre famille, il l'est de même pour ses voisins. Qui n'a remarqué ce détail caractéristique: dans nos paroisses françaises les terres sont très étroites et très longues, et les maisons sont toutes situées sur le grand chemin et rapprochées les unes des autres; le soir il faut que les voi-

sins et les voisines se rencontrent à la clôture, pour faire un bout de causette, et les jeunes gens en profitent pour leurs affaires de coeur! Tandis que, comme par exemple dans les cantons de l'Est où les "homesteads" ont été tracés d'après l'idée anglaise, les terres sont carrées, la maison est construite au centre du carré, loin du chemin, et parfois à un demi-mille de la maison la plus voisine. C'est là un trait qui montre bien la différence des deux races.

Or, s'il y a tant de différence dans leur tempérament moral, comme dans leur tempérament intellectuel, ne peut-on pas raisonnablement en tirer un argument, et prédire que non seulement l'assimilation, la fusion parfaite tant souhaitée par les Anglais ne se fera jamais, mais qu'avec le cours du temps chacune des deux races évoluera de plus en plus, et dans la force de ses facultés propres deviendra de plus en plus elle-même?

* * *

Je sais que l'on voit et que l'on prévoit beaucoup d'obstacles à la réalisation de notre rêve.

D'abord, nous ne sommes pas seuls ici.

C'est vrai, mais c'est là une ressource pour nous, plutôt qu'un obstacle. Non seulement nous profitons du voisinage des anglosaxons en prenant par notre travail notre part de leurs capitaux, non seulement le contact de leur froideur nous rend service en tempérant notre trop grande vivacité native, comme les Français l'ont remarqué souvent, — mais l'émulation pacifique de deux races si différentes profite à l'une comme à l'autre, et stimule notre développement respectif; restons-nous jamais insensibles quand, par exemple, pour nous stimuler ou pour nous dénigrer, on nous vante les méthodes, les progrès, les avantages de la province d'Ontario? On sait que pour la vigueur de la vie nationale comme de la vie religieuse, il n'y a pas de meilleur stimulant que l'émulation.

Mais, dit-on, les Anglais d'Angleterre et les Anglais des au-

tres provinces permettront-ils jamais que nous nous érignons ainsi en pays autonome?

Pour les Anglais d'Angleterre, je sais pour les en avoir entendus parler qu'ils ne rêvent pas de garder éternellement le Canada comme colonie, ils ont trop de bon sens pour y songer; or, quand le Canada ne sera plus à eux, que leur importera qu'il soit un seul pays ou plusieurs pays?

Quant à ceux des autres provinces, oh! assurément que pour le présent il serait absurde de croire qu'ils ne chercheraient pas à nous écraser. Mais il ne s'agit pas du présent, d'autant moins que de toutes manières nous ne sommes pas en état de nous ériger ainsi. Il ne s'agit pas même d'un avenir rapproché, il s'agit d'un avenir encore lointain, alors que peut-être les autres provinces auront autant d'intérêt que nous à devenir des pays par elles-mêmes, et que la séparation pourra se faire pacifiquement et amicalement, — tout comme celle d'Abraham et de Loth aux temps jadis, quand ils comprirent qu'ils avaient tous deux à gagner en se séparant. Et d'ailleurs, quand nous serons assez nombreux et assez forts pour être nous-mêmes, il est peut-être raisonnable de croire que nous n'aurons pas de permission à demander pour le devenir! Et puis, c'est là le cauchemar de nos amis de l'ouest, nous avons à notre porte une grande puissance qui pourrait peut-être servir notre cause...

Si l'on objecte qu'en rêvant ainsi nous nuisons au progrès présent du Canada tout entier, j'avoue que je ne puis bien voir en quoi nous nuisons; quand un jeune homme vit encore au foyer paternel, et qu'il donne à ses parents tout le labeur de ses bras et qu'il augmente le patrimoine commun de la famille, je ne vois pas quel tort il peut causer en rêvant qu'un jour il aura sa part du patrimoine, et qu'à son tour il fondera son propre foyer. C'est là notre situation. Notre ambition n'est pas de nuire aux autres provinces, ni de nous agrandir à leurs dépens, ni de ne pas contribuer au développement général de notre immense pays: nous savons que plus chaque province augmentera sa valeur propre, plus le Canada entier en bénéficiera, de même que la grandeur et le développement de la patrie entière rejaillit sur chacune de ses parties.

Quant aux obstacles qui nous viennent de nous-mêmes, c'est-

à-dire les défauts que nous nous reprochons si souvent et à bon droit, par exemple notre défaut de fierté nationale et de confiance en nous-mêmes, notre manque d'esprit public et de conscience civique, notre vénalité politique et le mercantilisme de nos journaux, notre amour effréné du luxe et de la jouissance dès que la fortune nous arrive, notre plaie affreuse de l'intempérance, — tous ces défauts, si réels et si graves qu'ils soient, ne doivent pas, à mon sens, nous faire désespérer de nous-mêmes. Ces défauts, si l'on y réfléchit bien, ont presque tous la même cause, et cette cause c'est notre grande pauvreté; nous sommes restés ici une poignée de pauvres gens, nous n'avons pas eu comme les autres des capitaux apportés d'Europe, tout ce que nous avons nous l'avons gagné à la sueur de notre front: comme un enfant pauvre introduit par force dans une famille riche, nous sommes restés timides, regardant toujours avec crainte les plus riches que nous, nous nous sommes sentis longtemps faibles, impuissants et souvent méprisés; et nous voici devenus grands et robustes, nous voulons nous enrichir par toutes les voies, même par celle de la politique et par celle du journalisme; et quand l'argent nous arrive, nous sommes comme tous les pauvres devenus riches tout-à-coup, nous nous jetons tête baissée dans le luxe et les plaisirs, nous tombons vite dans l'excès, nous allons jusqu'à afficher l'indifférence religieuse avec la licence des mœurs, et nous nous croyons déjà une vieille nation! — n'est-ce pas là l'histoire d'un grand nombre de nos parvenus?...

Si je ne me trompe, tous ces défauts s'atténueront quand par la fortune individuelle comme par la fortune nationale nous serons plus riches; nous aurons alors plus de fierté et d'indépendance, nos hommes publics penseront au bien de l'Etat avant de penser à leur bourse, nos enfants élevés dans l'aisance ne perdront pas la tête quand ils auront à gérer leur fortune, nous nous piquerons plus d'honneur individuel et familial, les diverses classes du peuple s'ajusteront et s'harmoniseront d'elles-mêmes, chacune à sa place, et, tout en restant une démocratie nous aurons au sommet de notre société l'aristocratie de l'esprit, du coeur et de l'honneur. Ne désespérons pas sitôt de nous-mêmes; assurément il est bon de connaître nos défauts,

il est bon de les combattre, mais il est bon aussi de connaître nos ressources, et de nous encourager pour l'avenir en songeant à ce que nous avons pu accomplir dans le passé.

* * *

Il nous reste sans doute, beaucoup à faire, et c'est la tâche glorieuse de tous nos hommes éclairés d'aujourd'hui de guider leurs frères vers leurs destinées. C'est notre devoir à chacun, non-seulement de penser à soi, mais aussi de contribuer au progrès et à la formation de notre chère patrie.

Avant tout, conservons à tout prix notre esprit religieux; ce n'est pas seulement comme prêtre que je le prêche, c'est aussi comme patriote, comme quiconque comprend que la grande source de la force, pour toute nation comme pour tout individu, c'est la croyance à l'au-delà, c'est la conscience éclairée par les rayons de la divine parole; toutes les races ont besoin de foi religieuse pour grandir, mais les races ardentes, comme la race française et les races latines, en ont plus besoin encore que les autres pour maîtriser leur tempérament.

Parce que nous sommes pauvres et en minorité, n'allons pas perdre notre fierté, et n'allons pas croire que pour être estimés des Anglais il faille ramper devant eux; c'est tout le contraire, les Anglais ont le culte de la force, ils aiment une noble attitude de "self-defence," même chez ceux qu'ils regardent comme inférieurs à eux-mêmes.

Cultivons l'esprit public parmi nous; stigmatisons de plus en plus ceux qui font un métier de la politique et du journalisme; formons nos jeunes gens à l'honneur d'avoir des principes et de servir leur pays par dévouement; répandons partout les saines notions d'économie politique et sociale.

Parce que nous sommes intellectuels, n'encombrons point nos collèges classiques et nos professions libérales; élevons l'agriculture à sa place d'honneur dans l'estime de nos enfants, et fondons des écoles agricoles, pour que la prochaine génération de nos agriculteurs sache cultiver scientifiquement leurs belles et immenses terres.

De toutes nos forces travaillons à la colonisation de notre province, c'est là une question de vie ou de mort pour nous; restons chez nous, attirons une saine immigration, grandissons et fortifions-nous: notre patrimoine national est si vaste et si beau!

Multiplions nos écoles industrielles et commerciales, puisque nous avons de si remarquables aptitudes pour le commerce et l'industrie, et puisque pour le présent notre pays a surtout besoin de développement matériel, encourageons nos propres maisons de finance, de commerce et d'industrie; nous nous plaignons qu'elles ne sont pas toujours à la hauteur des autres: à qui la faute? à nous-mêmes qui ne leur donnons point notre appui pour qu'elles puissent grandir.

Si nous remplissons ce programme, marchons sans crainte vers l'avenir.

* * *

J'avais commencé cet article quand un pétard a éclaté dans la presse, — je veux dire l'élucubration d'un certain Dr Fitchett, dans un journal de Londres, au sujet de l'avenir du Canada français. Ce monsieur est australien, nous dit-on; on le devinait facilement, à la politesse de son langage: la caque sent toujours le hareng!... Il est furieux de voir que nous sommes restés et voulons rester catholiques et français; il s'en prend à l'Eglise romaine, qui empêche à son profit la fusion des races; il profère des menaces contre ceux qui rêvent un Canada français dans l'avenir, et lui-même commence de les écraser... en les traitant d'insensés! c'est le seul argument que j'aie trouvé dans cette effusion du bon Docteur australien. A mon sens, des articles de cette valeur ne valent point la peine qu'on les reproduise; si je signale celui-là, c'est pour relever l'éloge bien involontaire que l'auteur rend au clergé canadien-français, quand il accuse l'Eglise d'être l'obstacle à la fusion des races; il ne se rend pas compte que ce n'est pas précisément l'Eglise elle-même qui s'oppose à cette fusion, mais que c'est le clergé national, qui aime d'abord les âmes, mais qui aime aussi ar-

demment son pays. La distinction est bonne à faire, puisqu'en d'autres pays, comme aux Etats-Unis, ce n'est pas l'Eglise non plus c'est le clergé local qui travaille le plus à la fusion des races et prêche le règne d'une seule langue nationale. Cette distinction faite, remercions le Dr Fitchett de son hommage au clergé canadien-français; il n'y a pas longtemps, à la Chambre française lors du débat soulevé par l'expulsion de l'abbé Delsor, un autre Protestant, M. Ribot, avait déjà rendu le même hommage à notre clergé, mais en termes plus polis, car il n'est pas australien lui!

Et c'est parce que j'appartiens à ce clergé que je crois faire acte de patriotisme en parlant de notre rêve d'avenir, en disant à mes compatriotes: gardons-le fièrement notre beau rêve, qu'il nous caresse en nos heures sombres, qu'il chante l'espoir en nos coeurs, qu'il nous entraîne vers notre grande destinée! Et travaillons, en restant croyants et priants.

—L'avenir n'est à personne"

"L'avenir est à Dieu!"

disait le poète, et c'est vrai. Mais l'avenir, Dieu le donne à ceux qui le préparent, à ceux qui vaillamment et généreusement sèment aujourd'hui, sûrs de récolter demain!...

J. A. M. Brosseau, Ptre.



A Travers Nos Quarante Ans

1866.



LA TROISIEME année d'existence de notre REVUE CANADIENNE mérite, elle aussi, comme ses deux aînées, un article spécial. Elle fut vraiment prospère. Qu'on en juge par la simple nomenclature de ses principaux collaborateurs.

C'était d'abord Bourassa, l'artiste, Royal, le sociologue, Provencher, l'analiste, E. Lef. de Bellefeuille, le penseur, tous des directeurs; c'était ensuite Mgr Raymond, le prélat philosophe, l'abbé Lafèche, plus tard évêque des Trois-Rivières, l'abbé E. Moreau, qui mourut chanoine, je pense, l'abbé A. Nantel, qui fut la gloire du Séminaire de Ste-Thérèse et compte parmi les plus distingués professeurs de notre Université Laval à Montréal; c'était encore des publicistes dont les noms sont dans toutes les mémoires: Faucher de St-Maurice, Marmette, Hector Fabre, notre Haut-Commissaire à Paris, J. M. Lemoine, aujourd'hui Sir James, L. R. Masson, qui fut lieutenant-gouverneur, De la Bruère, notre surintendant de l'Instruction publique; c'était L. G. Marchand, qui fut premier-ministre; c'était Benjamin Sulte; c'était Pamphile Lemay; c'était Eustache Prud'homme; c'était Hector Berthelot... et j'en oublie, c'est certain. Mais, en vérité, notre REVUE ne peut-elle pas se glorifier d'avoir connu de belles années... et d'avoir fait connaître quelques-uns des plus beaux noms de notre littérature nationale?

1866 fut une année d'or. Heureux ceux qui sont nés cette

année-là, alors que la *Confédération* achevait de se faire et que nos *Lettres* prenaient de l'élan! Ils sont nés pour le culte des lettres dans la liberté! Et pourtant?

* * *

A dessein, nous avons omis un nom tout à l'heure, parce que nous y voulions venir tout de suite, au début de cet article. Vers 1863 ou 1864,—nous racontait l'autre jour un ancien directeur à la REVUE, M. E. Lef. de Bellefeuille, — dans la petite rue St-Vincent, sur l'enseigne d'un bureau d'avocat se lisaient ces trois noms: Fabre, Lesage et Jetté. Ces trois disciples de Thémis étaient aussi des amis des Lettres. Ils étaient laborieux, honnêtes et sobres. Ils ont réussi. L'on connaît assez ce que sont devenus Sir Lou's Jetté et l'Honorable Hector Fabre.

Leur associé d'alors, M. Siméon Lesage, aujourd'hui assistant-ministre à Québec — un homme noblement arrivé, lui aussi — était en 1866, à la REVUE CANADIENNE, le chroniqueur des *événements du mois*.

Et quel chroniqueur intéressant et sans prétention! Son style se ressentait sans doute de l'aisance et du laisser-aller qu'il se permettait. Ça et là quelques phrases sont bien un peu longues et de cadence difficile. Mais en somme, quelle facilité et surtout quelle inaltérable bonne humeur.

S'il sait parler gravement, comme il convient, des grands disparus, de M. Granet, supérieur de Saint-Sulpice, par exemple, et de M. F. X. Garneau, notre historien national, comme ailleurs il est réjouissant quand il narre les faits et gestes des Féniens — il écrit Féliens — comme il a la transition facile en passant de ces irlandais exaltés au choléra asiatique (p. 253), comme il sait s'émouvoir en parlant des grandes fêtes de Nicolet (24 mai 1866) — page 318, — des *Mémoires* de M. de Gaspé — p. 445, — du départ de Sir Georges Cartier pour l'Angleterre — page 698.

Tout cela est bien intéressant à relire, maintenant que les *événements* du temps sont entrés dans la pénombre du passé. Mais il faut citer quelques lignes. Ce ne sera que justice.

Voici sa note émue sur Garneau — p. 125 :

“Notre pays perd en M. Garneau un de ceux qui ont le plus contribué à sa gloire, en le faisant connaître avantageusement à l'étranger ; car c'est lui qui, avec les matériaux épars de nos traditions déchirées par la conquête, puis défigurées par d'aveugles préjugés de race, a composé cette vigoureuse individualité historique, que nous chérissons comme notre petite patrie dans le passé et qui apparaît distinctement au loin à tous ceux qui s'enquièreient de ce que furent nos frères et de ce que nous sommes.”

“ Il est beau de laisser derrière soi un pareil monument, et ce n'est pas un encens banal qu'il faut brûler sur la tombe de notre historien national..... Les hommes qui, comme M. Garneau, ont animé de leur souffle régénérateur les traditions de leur patrie et qui se sont en quelque sorte identifiés avec elle, peuvent se passer des applaudissements et des suffrages de leurs contemporains. Ils ont conquis d'avance ceux de la postérité.....”

Voilà pour la note émue, voici maintenant pour la note réjouissante, il s'agit de passer des Fenians au choléra, — page 253 :

“ Décidément, ce bas monde n'est point fait pour les gens qui fuient les émotions violentes et les préoccupations désagréables. Ceux qui y bâtissent leur paradis sont sujets à bien des mécomptes, même de leur vivant. Nous ne sommes pas encore délivrés des libérateurs de l'Irlande, qu'il nous faut faire nos préparatifs pour recevoir un autre ennemi, mille fois plus redoutable et mille fois plus redouté, le choléra asiatique ”....

Inutile d'insister. Il serait à souhaiter que l'ancien chroniqueur de la REVUE, arrivé maintenant aux entrées d'une verte vieillesse, eut le loisir — comme M. de Gaspé — de nous laisser des *Mémoires*?

* * *

Avec ceux de Bourassa et de Royal, un nom qui revient souvent au bas des articles de 1866, comme du reste dès les années précédentes, c'est celui de M. E. Lef. de Bellefeuille.

M. l'avocat de Bellefeuille est très connu dans le monde catholique et bien pensant pour la part considérable qu'il a prise, vers 1867-1868, à l'organisation d'un détachement de zouaves

pontificaux, dont ensuite il écrivit l'histoire, ce qui lui valut la décoration de Chevalier de l'ordre de Pie IX.

L'un des fondateurs de la REVUE, il lui donna longtemps une collaboration très active. Il affectionnait les sujets sérieux.

En 1864, les *codificateurs*, Caron, Morin et Day travaillaient, on s'en souvient, à nous rédiger des lois. Or, dans le premier projet de rédaction à propos de mariage, le chap. I de l'art. 11 du Tit. V, se lisait comme suit: "Les autres empêchements, admis d'après les différentes croyances religieuses, comme résultant de la parenté ou de l'affinité au degré de cousins germains et autres degrés, restent soumis aux règles suivies jusqu'ici dans les diverses églises et sociétés religieuses."

Ce projet de rédaction était incomplet. Il ne couvrait explicitement que les empêchements provenant de divers degrés de parenté. Mais les empêchements d'ordre, de rapt, de parenté spirituelle, et aussi de clandestinité?

Heureusement, les codificateurs étaient encore à l'oeuvre et ce n'était là qu'un projet.

M. de Bellefeuille écrivit dans la REVUE de 1864, des argumentations très précises sur la question. MM. Caron et Morin se rangèrent à son avis et l'article de loi fut ainsi rédigé:

"Les autres empêchements... comme résultant de la parenté ou de l'affinité au degré de cousins germains et d'autres causes, restent soumis..."

Ainsi tous les cas prévus par l'Eglise étaient couverts par la loi. C'est précisément ce point de droit qui permettait naguère à M. le juge Lemieux et à ses collègues de renverser en Révision le jugement *Lynch* dans la cause Degré-Durocher, et c'est ce qui aurait dû empêcher, à notre modeste avis, le juge Archibald de juger comme il l'a fait la célèbre cause Delpit!

En 1866, M. de Bellefeuille écrivait encore de fort substantiels articles sur le démembrement de la paroisse de Notre-Dame et sur certaines questions de Dîmes, sans compter ses notes bibliographiques, toujours si consciencieuses et qui démontrent clairement que le distingué publiciste ne craignait pas le travail.

Nous ne pouvons pas nous arrêter sur tous ces sujets. Mais qu'il nous soit permis de dire — à propos du démembrement de

la *paroisse* de Montréal — que, vue quarante ans après, certaines discussions, pourtant fort respectables pour des motifs divers, apparaissent tout simplement impossibles. Qui dirait aujourd'hui que la division de Montréal en un grand nombre de paroisses n'a pas puissamment contribué au progrès de notre ville? Sans doute, il faut bien admettre que les 300 mille paroissiens des quarante paroisses de Montréal ne sont pas impeccables, oh! non, c'est sûr; mais n'ont-ils pas plus d'avantages spirituels que s'ils étaient restés attachés à une seule et même paroisse?

En tout cas, c'est fort intéressant de relire les discussions du temps. La position importante des discutants de part et d'autre amenait les écrivains à des ménagements qui, pour rester absolument corrects et dignes, n'en sont pas moins fort piquants.

* * *

Nous avons déjà signalé la manière de Mgr Raymond et le beau talent de M. l'abbé Nantel.

Ce dernier, en 1866, donnait une note courte mais incisive, en répondant à George Saint-Aimé, à propos des classiques *chrétiens et païens*. C'était l'écho d'une grande bataille qui se faisait ailleurs.

Mgr Raymond, lui, toujours abondant autant que grave, donnait des pages et des pages sur *l'Eglise* et *l'Etat*, puis, un savant et long *entretien sur Naples*. Quel philosophe que ce prélat! Mais il faut dire que ses belles considérations finissent bien par lasser un peu même un lecteur qui veut être sérieux.

* * *

Mgr Laffèche, alors l'abbé Laffèche, permit à la REVUE de reproduire (juin 1866) un chapitre d'un livre qu'il venait de publier sur *l'éducation de l'enfance*.

C'est le résumé des principes fondamentaux pour lesquels le savant et regretté évêque des Trois-Rivières lutta toute sa vie.

On sait assez que Mgr Lafèche ne fut jamais l'homme des compromis. Les libéraux, de quelque nuance qu'ils se réclamaient, ne furent jamais ses amis.

Ceux qui en douteraient — c'est peu probable qu'il s'en trouve beaucoup — n'auraient qu'à relire l'article de juin 1866.

Cher grand évêque! Quel exemple d'énergie et de conviction il nous a laissés. Avec quelle parole persuasive et avec quel geste éloquent il parlait des choses de Dieu! A une bénédiction d'Hospice — qu'on nous pardonne ce détail — nous l'avons entendu naguère expliquer à des hommes comme Chapleau, Flynn, Jetté, Marchand, Gill et autres, ce que c'était qu'une bénédiction de l'Eglise. Quel catéchisme! Ce devait être comme cela que parlaient les Athanase et les Augustin!

* * *

Un écrivain qui cultivait à la REVUE un tout autre genre, mais qui n'en a pas moins laissé un nom illustre dans les lettres canadiennes, c'est Faucher de St-Maurice.

Le juge Lemieux — qui fut son ami — expliquait un jour dans une conférence, que le père de M. Faucher de St-Maurice s'appelait Faucher tout court, et que son vieil ami avait rapporté de Mexico la *particule* et le *St-Maurice*?

Ce qui est certain, c'est que l'ancien député de Bellechasse avait une façon d'écrire bien personnelle.

A la suivre de *Québec à Mexico* on n'éprouve jamais d'ennui. Il fait volontiers de l'histoire et de la politique au passage, voire même de la philosophie, mais tout cela est agrémenté d'anecdotes fines, de saillies spirituelles, de pointes et de bons mots. C'est un charme de le lire.

Il commence son intéressant récit de voyage en nous racontant — p. 434 — comment, le 18 avril 1844, *il arrivait tout essoufflé en ce monde, venant grossir l'heureuse phalange des prédestinés, qui habitent le pays de Caucagne qu'est le Canada.*

La lecture de l'Histoire du Canada, par Garneau, lui donna, alors qu'il était encore jeune, la passion de la gloire et des voyages. Mais il ne s'éloigna pas du pays "sans garder sur le coeur les larmes que sa mère avait versées à son départ." Ce qui est aussi bien exprimé qu'heureusement senti.

Impossible, dans notre analyse, de suivre le voyageur dans ses chevauchées littéraires! Quelques traits seulement marqueront son genre aimable et prime-sautier.

Devant le monument de Christophe Colomb, à la Havane :

"Un méchant buste qui n'a pas même le mérite de lui ressembler et trois mauvais vers indiquent seuls le lieu où repose enfin celui qui a commis l'énorme crime d'avoir du génie." (Page 522).

Ailleurs, devant une épave des gloires humaines :

"A la porte, un curieux spectacle nous attendait. Au moment où les officiers, deux par deux, sortaient de la nef, un vieillard tout sale, le bras et la jambe amputés, se mit à leur tendre la seule main qui lui restait et presque tous y déposèrent une pièce blanche.

"... Ce vieillard n'était autre — vous perdriez votre temps à vouloir le deviner — qu'un amiral qui avait assisté à la défense de San Juan de Ulloa contre l'amiral Budin! Un coup de canon avait emporté son bras, sa jambe, son drapeau et son prestige de brave marin..." (Page 587).

A propos d'une *conversion* d'hôtelier à la vue d'une rosette de la légion d'honneur :

"Après une demi-heure de pourparlers, la figure du propriétaire devint tout à coup humble et polie, l'enivrement de la lutte disparut pour faire place à un air de soumission modeste..."

"... En gesticulant trop vivement, le nuage de portemanteaux — dont était encombré le voyageur, M. de Corta, ministre des finances au Mexique et sénateur français — avait laissé entrevoir aux yeux ébahis de son interlocuteur la boutonnière d'un deuxième habit, lequel habit était enjolivé de la rosette d'officier de la Légion d'Honneur. On a beau dire, faire, écrire ou penser, l'habit fera toujours le moine en ce siècle de tailleurs!" (Page 588).

Bref, le fécond écrivain de "de Québec à Mexico" n'est pas des moins attrayants parmi les collaborateurs de 1866.

* * *

Une jolie nouvelle, par M. J. Et. Marmette, intitulée Charles et Eva, met en scène un chevalier extraordinairement brave et une jeune fille demi-sauvagesse belle comme le jour. Les déclarations tendres alternent avec les coups d'arquebuse. Nos frères les Peaux Rouges rôtissent quelques braves gens et tout se termine par un mariage. L'auteur était à ses débuts. Son style un peu chargé en fait foi. Quand même on a plaisir à le lire, bien qu'on se sente en plein pays d'extravagance. (Cf. page 703).

* * *

M. Boucher de La Bruère écrivait en septembre une étude fort sérieuse: "De l'Instruction au Canada," où il protestait énergiquement contre le mot d'un ex-gouverneur qui avait dénommé les français du Bas-Canada *la race inférieure* et où également il rendait hommage à la science et au labeur de M. Meilleur et de M. Chauveau, l'un après l'autre, surintendants de l'Instruction Publique.

Si on lui eut dit alors que quarante ans plus tard il serait leur successeur à ce poste important? (Cf. page 538).

* * *

Sir James Lemoine, alors M. J. M. Lemoine, qui s'occupait tout ensemble de littérature anglaise et de lettres françaises, avec plusieurs bibliographies, publiait en particulier un article

de *Souvenirs*, où les figures de Garneau et de Ferland apparaissent en belle position. (Cf. page 416).

* * *

M. L. R. Masson, qui fut plus tard l'Honorable Rodrigue Masson, donnait aussi, cette année 1866, à la REVUE un extrait de notes de voyages, où l'Espagne et plus spécialement Grenade nous sont montrées avec intérêt. (Cf. page 677).

* * *

Enfin, il y a les poètes, de qui il convient de dire un mot pour être moins incomplet.

M. F. G. Marchand, qui sacrifia aux muses — comme on sait — avant de veiller sur le trésor de la Province et d'en être le *Premier*, écrivait en octobre, une étude sur l'origine, le rôle, la grandeur et l'utilité de la poésie.

Or, M. Marchand, qui était notaire, était aussi bon avocat à ses heures. Qu'on en juge par le dernier alinéa de son charmant plaidoyer en faveur de la poésie, (page 601) :

“ Pour concevoir combien la poésie est utile, il faudrait pouvoir compter tous les coeurs qu'elle a consolés, tous les désespoirs qu'elle a calmés, tous les courages qu'elle a relevés, toutes les énergies qu'elle a fait renaître. Ce serait se rendre compte de l'infini. C'est son chant qui abrège les longues heures de l'exil et qui charme le cachot du proscrit ; c'est à sa voix douce et caressante que le coeur, endurci au contact des ambitions humaines, verse une première larme. Il n'est pas de mouvement généreux, d'acte héroïque, de dévouement dont elle n'ait inspiré les élans. La poésie, en un mot, c'est l'instinct du beau, du vrai et du bon ; c'est, après la religion, le plus doux parfum de l'âme, cette partie surnaturelle de notre être, émanée du souffle divin qui a rendu l'homme immortel.”

Comment après cela s'étonner qu'on cultive le doux commerce avec les muses ?

Ecoutez Benjamin Sulte; c'était en juin 1866, qu'il écrivait cette *nuît d'été*:

La nuit est sombre après l'orage
Et sombre... à vous saisir le coeur:
Les lames vont, frôlant la plage,
En clapotant avec langueur.

Le vent s'endort dans la campagne,
Au bois, le silence est profond;
La mouche-à-feu seule accompagne
L'éclair fuyant à l'horizon.

Tout invite à la rêverie,
Au bord des prés, au fond des eaux;
La nature en extase prie;
Partout se taisent les échos.

Restons sur ces pensées douces et tendres comme une musique.

A entendre les échos d'il y a quarante ans, on se sent porter à songer comme la vie est courte, comme l'homme est faible, comme il a besoin de Dieu!

Tout invite à la rêverie...

L'abbé Elie J. Auclair.



Par le Sang

ACTE III

A la Cour des Censeurs.

SCENE I

Phu-Lhu président du Conseil; Lê (ministre des Cérémonies); Mong,
(partisan de Phu-Duck); mandarins.

Phu-Lhu

Mandarins du Très Haut et très puissant Trien-Dinh,
Jamais plus qu'aujourd'hui votre droit souverain
N'eût à porter arrêts fatals ou salutaires.

Mong

De l'illustre défunt les volontés dernières,
Aujourd'hui, comme hier, nous dictent notre avis.

Phu-Lhu

Oui, le premier, le plus sacré de nos soucis,
C'est bien de confirmer la volonté royale.
Y faire un changement, sans raison capitale,
Serait pure folle.

Mong

Est quel motif vanté
Peut valoir le bienfait de simple hérédité?
Les révolutions de palais vous sont-elles
Un appât si tentant?

Phu-Lhu

Mais il est des tutelles,
Que l'on s'efforceraït en vain de secouer.

Mong

Ah!

Phu-Lhu

L'on peut en gémir, non le désavouer ;
L'Annam se voit étreint par un double arbitraire.
La France d'une part, et sous peine de guerre,
Veut des Pavillons noirs le prompt bannissement ;
De la Chine elle veut complet dégagement ;
Et qu'en retour l'Annam entier sous sa bannière
Passe et se réfugie en vrai pupille.

Mong

Barbares d'Occident!

Arrière,

Phu-Lhu

La Chine d'autre part
Veut qu'envers les Français nous brisions tout égard ;
Sinon avec Phuoc elle fait alliance,
Déchaînant dans l'Annam pillage et violence.
Mandarins, votre avis!

Mandarin A.

C'est bien la France.

Le moindre des deux maux

Mandarin B.

Elle a bons soldats, lourds vaisseaux.
Elle abrite du moins contre meurtre et pillage.

Mong

Honte! De l'étranger subir le vasselage!
L'Occident nous donner religion, moeurs, lois!
Les Barbares chez nous! Ah! plutôt mille fois
Que des Pavillons noirs l'Annam soit le repaire!

Mandarin C.

Mong, hors de la raison t'emporte la colère.

Lê

Quel message à Courbet feras-tu parvenir?

Mong

Qu'avec des Etrangers l'Annam ne peut s'unir.

Lê

Tu ne comptes pour rien, dans l'épineux problème.
Ces canons, qui du fort Thuan-an, d'Huê même
Peuvent en un instant faire un débris affreux.

Mong

Vous redoutez la lutte, ô mandarins peureux!

Mandarin B.

Une lutte insensée et ruineuse, oui certe!

Phu-Lhu

De l'Annam pourrait-on mieux méditer la perte
Qu'en ouvrant un conflit avec la France, alors
Que le trône vacant lui-même est sans supports?

Mong

Trancher l'objection sur le champ est possible.

Phu-Lhu

Non par Phu-Duck. Phu-Duck est un homme irascible,
A se conduire inapte: à ses caprices fous
Livrer un grand pays! Qui donc en est jaloux?
Bien vite avec la Chine il serait en rupture,
Et les Pavilons noirs auraient la dictature.
Si donc à mon avis, médité longuement,
Vous daignez, mandarins, donner assentiment,
Sans plus attermoyer, que votre choix s'accorde
Sur Hiep-Hoa, qui dit paix, adresse, concorde.

Mong

Phu-Lhu, tu t'es trahi! Va, chrétien déguisé,
Mon avis, à moi, c'est qu'à l'instant déposé,
Tu cesses de trôner dans ce Conseil, ô traître!

Phu-Lhu

Moi, chrétien déguisé! non pas! Mais si, pour l'être,
 Il suffit à tes yeux, Mong, de n'admirer pas
 Des Ming-Mang, des Tu-Duck les criants attentats,
 Je le suis, et m'en vante!

Mong

Oh! tant de sympathie

Par un complice seul peut être ressentie.

Phu-Lhu

Complice et de quel crime? As-tu surpris parfois
 Les chrétiens machinant quelque piège à leurs rois?
 Les as-tu vus trop lents à te payer leurs dîmes?
 Ou bien les blâmes-tu qu'héroïques victimes
 Ils osent sans murmure et souffrir et mourir?

Mong

Au Dieu des Etrangers ils vont nous conquérir.

Phu-Lhu

Etranger! Le voilà ce grand forfait factice,
 Qui doit faire plier et bon sens et justice.
 Etranger! Et que sont Boudah, Confucius?
 Fils de l'Inde et de Chine. Au contraire Jésus
 De tout le genre humain s'est dit sauveur et père.
 Par son nom le Chinois du Français devient frère.
 De l'espace et du temps l'amour du Christ vainqueur
 Donne aux blancs comme aux noirs même âme et même coeur.

Mong

Pauvre Lhu! sur tes yeux combien grosse est la tâche,
 Qui te voile quel piège en tout ceci se cache!
 La religion n'est, sois en sûr, qu'un jalon.
 Laisse planter la Croix : voici le pavillon!
 Laisse errer librement tes bons missionnaires:
 Derrière eux vont marcher marins et militaires;
 Laisse-les élever des temples, nos palais
 Bien vite abriteront des gouverneurs français.

Lê

Mais qui dans l'Annam vit les Français si rapaces?
 Les Tu-Duck, eux du moins, n'ont qu'à leur rendre grâces,
 S'ils règnent sur l'Annam et Tonkin réunis,

A qui le doivent-ils? A ces Français honnis.
 Quand Gia-Long, qui fonda leur grande dynastie,
 Fuyait vers le Siam, n'ayant pour garantie
 Qu'un navire et sept cents hommes, à qui dut-il
 De rentrer plus puissant, plus grand qu'avant l'exil?
 Au zèle des Français, à la troupe vaillante,
 Qu'un évêque, resté seul calme en la tourmente,
 Jusqu'à Pondichéry s'en alla requérir.

Mong

Mais par qui vites-vous l'empire s'amoindrir?
 Qui nous prit un joyau comme la Cochinchine?
 Il vous plaît, paraît-il, de l'avoir pour voisine
 Cette France, qui peut désormais de Saïgon
 Nous contenir sous l'oeil vigilant du canon.

Phu-Lhu

Que les fils de Gia-Long n'accusent rien qu'eux-mêmes.
 Ils ont forcé la France à ces partis extrêmes.

Lê

A quoi Ming-Mang, Tieu-Tri, Tu-Duck, ces grands ingrats,
 Un long siècle durant, ont-ils usé leurs bras?

Phu-Lhu

Pourchasser, égorger chrétiens, missionnaires,
 Ce fut là le grand art de ces tortionnaires,
 Leur paiement aux sauveurs qu'offrit Pondichéry.

Mandarin A.

De tels coups pouvaient-ils ne pas tirer un cri
 De colère et de vengeance à la France insultée?

Mong

Mais que n'est-elle enfin loin de l'Annam restée,
 Cette race d'altiers, d'encombrants bienfaiteurs?

Phu-Lhu

Ah! plutôt, saluons ces vrais libérateurs.
 Faire fleurir l'Annam de nouvelles cultures,
 Le percer de canaux, le couvrir de voitures,
 Qu'emporte la vapeur plus vite que le vent;
 Y faire en tous les sens courir ce fil savant,
 Qui, prompt comme un éclair, transmet votre pensée;

Voilà de ces Français l'oppressante visée!
 Quel vrai fils de l'Annam ne leur dirait merci?
 A les seconder qui ne mettrait son souci ?

Mong [ironique]

A seconder le flot montant de la conquête,
 Notre asservissement, notre pleine défaite.

Lê [avec humeur]

Qui parle d'asservir? Que seulement un roi
 Vienne, qui des chrétiens cesse d'être l'effroi;
 De concert avec lui vous verrez cette France
 Nous donner sûreté, richesse, arts et science.

Mong

Pour aller mendier à d'autres nations,
 Manquons-nous de savants, d'arts, de traditions?

Phu-Lhu

Ah! Mandarins, rompons avec cette arrogance,
 Qui nous dit que hors nous il n'est rien qu'ignorance,
 Que nous ayons les clefs de l'Unique Raison.
 Il en est temps, ouvrons, ouvrons notre horizon.
 Notre Annam est devant un tournant de l'histoire.
 Le progrès s'offre à lui souriant de victoire.
 C'est à vous, en ce jour, illustres mandarins,
 D'admettre ou refouler ces glorieux destins;
 De garder ce pays dans son antique ornière,
 Ou de le lancer, voile au vent, dans la lumière;
 De faire de l'Annam, en l'Extrême Orient,
 Un centre de progrès, un joyau souriant,
 Qu'envieront le Japon, les Indes et la Chine;
 Ou pour jamais de le figer dans sa routine.
 Songez-y, mandarins, suivant que votre choix
 Fait Phu-Duck ou Hoa monter au rang des rois,
 C'est notre abaissement ou notre jeune gloire
 Que vous allez voter, sceller devant l'histoire!

Mong

En t'écoutant, Phu-Lhu, comme dans leurs tombeaux
 De nos pères trahis ont dû frémir les os!
 Aux étrangers tu veux nous vendre, maudit, traître!

Phu-Lhu [à Mong]

Vouloir mieux, c'est trahir les ancêtres peut-être?
 Mais dans ce plaidoyer pourquoi nous prolonger?
 De jamais nous entendre il ne faut pas songer.
 La nuit te plaît: du moins laisse-nous la lumière.
 Mandarins, votre avis.

Mong

On sait le mien, arrière
 Les étrangers! A bas tout roi, leur protégé!
 Vive Phu-Duck!

Mandarin B.

Phu-Lhu, sans avoir partagé
 Dans les fils d'Occident ta riante espérance,
 J'étais Hiep Hoa roi, par égard pour la France.

Mandarin A.

Qu'Hiep-Hoa nous gouverne!

Mandarin C. et Lê [levant la main en signe d'approbation]

Hiep-Hoa!

Phu-Lhu [à Lê]

Sans tarder

De ce que cette Cour a voulu décider
 Informez Hiep-Hoa: qu'il se hâte ici même,
 Où nous ferons serment.

[Sort Lê]

Mandarins, quel problème
 Vient d'être résolu! Loués soient nos Esprits!
 Nous détrônons Phu-Duck; mais quel n'est pas le prix?
 C'est de l'Annam exclus carnage et despotisme,
 Scellés paix et progrès!

Mong

Phu-Lhu, ton optimisme
 Te rassure un peu vite. Ou je connais fort mal
 Le sang de Tu-Duck, ou, sans quelque éclat fatal,
 L'héritier, par le fait de cette cour bouffonne,
 Ne se laissera pas dérober sa couronne.

[Entre soudainement Phu-Duck]

SCENE II

Les mêmes, Phu-Duck

Phu-Duck

Messieurs les mandarins, salut! De bavarder
N'êtes-vous encor las? Faut-il, pour décider
L'affaire en question, si féconde parlotte?

Plusieurs mandarins

Ciel!

Phu-Duck

Je pense qu'ici pourtant nul ne complète.
Eh bien! nobles Censeurs, quand mon couronnement?
Attendre, voyez-vous, m'est d'un faible agrément.
Ma race, ainsi du moins l'apprend l'expérience,
Ne reçut dans son lot que maigre patience;
Et Boudah sur ce point m'a surtout mal doté.
Il me tarde de faire acte d'autorité,
D'autant que l'Annam semble en réclamer l'urgence.

Phu-Lhu

Altesse, intolérable est pareille exigence.
J'aurai soin au plus tôt de vous faire mander
A quoi la Cour a cru devoir se décider.
Pour l'instant, laissez-nous.....

Phu-Duck

Oh! la voix est émue!

Pour le trône auriez-vous quelque autre prince en vue?
Je n'en serai vraiment étonné qu'à moitié!
Ce navire étranger, devant nos murs mouillé,
Peut, j'en conviens, jeter dans des terreurs intimes
Un conseil de Censeurs vieux et pusillanimes.

Phu-Lhu

Vous violez ce temple et c'est pour insulter!

Phu-Duck

Insulter! oh! non pas. Je viens vous conforter.

Mong

Trop tard, prince!

Phu-Duck

Ah! vraiment! Trop tard! D'une autre tête
L'on a fait choix!

Mong

A la sacrer même on s'apprête.
Un instant, et le roi d'Annam ici paraît.

Phu-Duck [à part

Un autre, sous mes yeux, au trône monterait!
Grand Esprit de Tu-Duck, viens venger un outrage,
Le plus sanglant encor qu'ait subi ton lignage.

[A Mong, secrètement]

Mong, avertis Phuoc, et qu'en hâte assemblés
Mes séides, munis de poignards affilés,
Accourent ici même!

Mong

Entendu!

[Mong sort]

Phu-Duck [aux Censeurs]

N'avez crainte,
Vous n'en verrez pas moins, mes beaux mandarins, cainte
Du turban souverain la tête de Phu-Duck.
Au vouloir d'un Conseil peureux, vieux et caduc,
Qui donc crut que j'allais sottement me soumettre?
Vraiment, vous redoutez d'avoir Phu-Duck pour maître!
Vous n'osez lui donner la couronne! Il saura,
Soyez en paix, la prendre, et tout l'Annam verra
Que ses Censeurs ont mal, fort mal compris leur rôle!
Tenez-vous à garder vos têtes sur l'épaule,
Ne les montrez pas trop, croyez-m'en, au soleil.....
Sur le champ je dissous votre idiot Conseil.
L'humilité, je vois, vous sera salutaire.
Faire des rois sied mal à votre caractère!
Mieux vaut leur obéir dans votre obscurité!

[Apparaissent solennellement Hiep-Hoa, Parayon, Paul et Louis Thuan,
Lhu, Lê, Mandarins].

SCÈNE III

Les mêmes, Hiep-Hoa, Parayon, Paul et Louis Thuan, Lhu, Le
Mandarins.

Phu-Lhu [apercevant le cortège]

Calmez-vous! L'instant veut de la tranquillité!.....
Hommage au nouveau roi!

[Il se lève et tous se lèvent avec lui]

Mandarin A.

Voici le fils du Ciel!

Que la terre jubile!

Phu-Duck [à part

Hiep-Hoa! Choix habile!

Il me ravit le peuple, un de mes grands espoirs,
Mais j'ai Phuoc encore et ses Pavillons noirs.
Courage.

[Pendant ce temps a lieu l'hommage au nouveau roi. Phu-Lhu a cédé son
trône à Hiep-Hoa, dont on vient baiser les pieds à tour de rôle. Pa-
rayon naturellement s'abstient; Phu-Duck également].

Phu-Lhu [au roi après l'hommage]

Que l'Esprit de notre Annam accorde courage,
Longue vie au monarque, ami de la concorde!

Paul-Thuan [idem]

Que le vrai Tout-Puissant soit toujours son soutien!

Louis Thuan [idem]

Sous lui qu'un jour l'Annam se réveille chrétien!

Lhu, [après hommage s'avancant au devant de la scène]

Encor tout imprégné de l'onde baptismale,
Je t'implore, Seigneur: à cette âme loyale
Fais luire, comme à moi, ta céleste clarté

Phu-Duck

Poursuivez! Le concert a fort bien débuté!
O les traîtres

Parayon [redescendant]

Phu-Duck! Et quelle Providence!

Nous vaut dans ce moment, prince, votre présence!
 Nous venons d'envoyer juste vers vos palais;
 Mais, étant là, parmi les premiers des sujets,
 Vous pourrez saluer votre nouveau monarque.

Phu-Duck

Un roi de l'Etranger portant l'ignoble marque

Parayon

Un roi, par les Censeurs très librement élu.

Phu-Duck

De vos canons l'aspect était donc superflu!

Parayon

Au front d'Hiep-Hoa, mieux qu'à celui de personne,
 La France aime, il est vrai, voir briller la couronne.
 Pourrait-elle prouver mieux sa sincérité
 De voir, dans l'Annam, paix, gloire et prospérité?

Phu-Duck [ironique]

Biens qu'à lui procurer j'étais fort incapable!

Parayon

Du moins commencez-vous d'une façon détestable

Phu-Duck

Ah!

Parayon

Paul Thuan, montrez au prince les projets,
 Qu'à l'égard d'un nombreux groupe de ses sujets,
 Pour dons d'avènement, il tenait en réserve.

[Paul Thuan tend à Phu-Duck la lettre qui révèle le complot contre les chrétiens].

Parayon continuant [à Phu-Duck qui lit]

Le témoignage est-il peu convaincant? Qu'observe
 Votre Altesse?

Phu-Duck [jetant la lettre à terre et s'emportant]

Vendu! Des chrétiens abhorrés
Les réseaux sont-ils donc déjà si resserrés,
Que de leur échapper il devienne impossible.

Paul Thuan

A de telles horreurs pour se montrer sensible
Faut-il être chrétien?

Hiep-Hoa [à Phu-Duck]

Devant telles noirceurs
Je n'ai pu que me rendre au vote des Censeurs.
Crois-moi, pour m'imposer la suprême puissance,
Il n'a pas fallu moins que cette connaissance
D'un tel crime, ô Phu-Duck.

Parayon

Sauvage cruauté!
Quel coeur encore humain n'en serait révolté?

Phu-Duck

Vous croyez, Etranger, m'en faire grande honte?
Est-il honteux celui qui court nos bois et dompte,
Par trappes et filets, les tigres et les loups?
Pour affranchir l'Annam, mes moyens, trouvez-vous,
Sont cruels, accusez d'abord vos grands diables,
Que vomit l'Occident, tyrans insatiables,
Qui sillonnent l'Annam, faisant lever partout
Graine de traîtres dont nul soc ne vient à bout.

Parayon

Prince, jusqu'à ce point la haine vous fascine!
Or, puisque en son péché votre âme s'enracine,
Dans l'Annam plus longtemps vous ne pouvez rester.
Hiep-Hoa, je le sais, voudrait vous acquitter.
Mais il faut que le flot de sang enfin tarisse;
Il faut que dans l'Annam le calme reflourisse.
Votre exil marquera, j'espère, un temps nouveau!
Pour Tourane demain partez sur mon vaisseau.
De là vous voguez vers votre autre patrie,
Vers le lointain mais beau pays de l'Algérie.

Phu-Duck

Ah! pourquoi le cacher? Vous voulez dans les flots
M'ensevelir, ou bien, étouffant mes sanglots,
M'étrangler dans le fond de quelque cale noire.

Parayon

Prince, à la loyauté vous ne savez pas croire;
Mais le Français y croit, soyez en sûreté,
Jamais il ne conçut pareille lâcheté.
Là-bas, aux bords fleuris d'une mer séduisante,
Goûtant d'un ciel plus gai la chaleur moins pesante,
Vous retrouverez mieux que vos palais d'été.
Vous avez méconnu la France en sa bonté,
Qu'envers ses ennemis sa noble grandeur d'âme
Vous éclaire, et pour elle à la fin vous enflamme!

Hiep Hoa [à Lê]

Qu'on nous fasse venir les gardes du palais.

Phu-Duck [à part]

Je n'arriverai pas à rompre ces filets!
Quoi! l'on m'enchaînerait! Qu'attendent mes séides?
Qu'attendent de Phuoc les bandes intrépides?

Parayon

Salutaire au pays est l'acte de vigueur,
Prince, du coup votre âme éprouve la rigueur;
Au salut de l'Annam, l'offrez avec bravoure.

Phu-Duck [aux mandarins]

Annamites peureux! Votre haine savoure
L'insulte au sang royal! Nul n'ose s'insurger;
Et le Fils de Tu-Duck par un vil Etranger,
Comme un brigand, est pris jusqu'en sa capitale!

Phu-Lhu

Une capitale, où, par un affreux vandale,
Parmi des toits fumants, et des corps mutilés,
Nous devons être, ainsi qu'un vil bétail, foulés!

Paul Thuan

Grâce à cet Etranger, Prince, la capitale
Pourra rester debout.

Phu-Duck

Et l'engeance fatale,
 Les traitres, en feront leur quartier général.
 Pour y régner, en hâte, appelez l'amiral.

[On entend la fusillade au dehors].

Paul Thuan

Que veut dire ce bruit?

Phu-Lhu

Un bruit de fusillade?

Phu-Duck [prêtant une oreille attentive]

Ah! c'est lui!... De côté va changer la bravade!
 Vous avez du complot dérobé quelques fils;
 Il vous en manque encor... Ces coups de feu virils,
 Tu les diriges bien, va, Phuoc, mon fidèle!

Paul Thuan

Quoi! Les Pavillons noirs!

Phu-Lhu

Phuoc, le grand rebelle!

Parayon

L'assassin de Rivière!

Phu-Duck

En personne! L'auteur
 Du guet-apens Sontay, lui, le libérateur,
 Dont j'espère salut.

Paul Thuan

Prince, voilà votre armée!

Phu-Lhu

Elle est au brigandage assez accoutumée.

Hiep-Hoa

Phu-Duck, c'est donc ainsi qu'à de hideux pillards
 Tu livres ton pays! Derrière nos remparts
 Tu fais, prince, embusquer le meurtre et l'incendie!

Phu-Duck

Que voulez-vous? Il faut bien qu'ailleurs l'on mendie
Les vaillants, quand l'on n'a, pour protéger son roi,
Que des vieillards couards, tremblants au moindre effroi.

Hiep-Hoa ..

Pour laver ton forfait, mortel à la patrie,
Penses-tu que suffise un trait de raillerie?
Phu-Duck, tu n'es qu'un chef d'assassins ravalés.

Phu-Lhu

Lâche conspirateur!

Phu-Duck

Parce que vous tremblez,
L'insulte à l'envi sort de vos lèvres livides.
Crains, Hoa, que ton trône ait de faibles égides
Dans ces quelques vieillards qui t'ont si haut placé;
Et qu'il ne croule avant d'être en public dressé!

Paul Thuan [qui a prêté l'oreille au dehors]

Comme lès coups de feu se succèdent rapides!

Parayon

Mon Dieu! si mes marins, mes braves intrépides,
S'ils pouvaient recevoir mes ordres!

[Il va pour sortir]

Phu-Lhu

Commandant,
Ne soyez pas, de grâce, à ce point imprudent.

Hiep-Hoa

Le palais est cerné.

Phu-Duck

Bien cerné!

Louis Thuan [s'avançant]

Capitaine,
Restez, j'accomplirai, moi, ce devoir: sans peine
Un enfant passera par les rangs ennemis.

Parayon

Pauvre petit, sur pied à peine es-tu remis!

Louis Thuan

Je puis marcher. N'ayez aucune inquiétude.
Puis, dans ce grand péril, ai-je une autre aptitude
Qu'à mourir? Si je meurs, mon sang près du Seigneur
Plaidera pour l'Annam: quel plus sublime honneur?

Parayon

Du sang vous connaissez l'invincible langage,
O race de martyrs! — Si ton père t'engage,
Je veux bien, cher enfant, exaucer ton désir.

Paul Thuan

Quelque angoisse, Seigneur, qui vienne me saisir,
Moins prompt que Louis à courir dans la lice,
Pourrai-je être en retard d'ardeur et de sacrifice?
Oui, mon fils, va, reçois l'ordre du commandant.

[Parayon écrit son ordre à ses marins]

Louis Thuan

Merci, père! Jésus, de force m'inondant,
Me dit que prochaine est l'heure de délivrance,
Et qu'il a pour rançon accepté ta souffrance.

Parayon [remettant le billet à Louis, et lui serrant chaudement la main]

Enfant, cent fois merci!

Louis Thuan [embrassant son père]

Père, ne pleure pas,
Dominique d'en haut veillera sur mes pas.

Lhu

Oh! Louis, laisse-moi t'accompagner, de grâce!

Louis Thuan

A deux nous risquerions d'avoir sur notre trace
Les limiers de Phuoc

Lhu

S'ils allaient découvrir.....

Louis Thuan

Et qu'importe? Le pire est que j'aie mourir.
Que l'Annam seulement sorte de cet orage
Plus sain, plus glorieux! Adieu Lhu!

[Il embrasse Lhu et sort]

Parayon

Quel courage!

Paul Thuan

De votre aile daignez, bel ange, l'abriter!

Lhu

Vous, sa mère du ciel, oh! daignez l'assister!

Phu-Duck

Bonne chance, l'enfant!

[A Paul Thuan]

Maigre est l'espoir? De le revoir, je pense,

Paul Thuan

Du moins ma douleur se compense
A savoir qu'au pays il offre ses quinze ans.

Lhu

Dans son sang crouleront vos projets malfaisants.

Phu-Duck [haussant les épaules, puis à Parayon]

Commandant, c'est à mort que le duel s'engage!

Parayon

L'on saura, sans tarder, à qui vient l'avantage.

Phu-Duck

En effet. Aux soldats de Phuoc le palais
Ne pourrait bien longtemps disputer le succès.
Quant aux vôtres le feu dévore leur navire.

Parayon

On doit les attaquer chez eux?

Phu-Duck

Brûlés dans leur flottant repaire. Et les détruire

Paul Thuan

Horreur!

Parayon

Ils ont pour se défendre un talent merveilleux. Tant mieux!
 En vrais Français, ils vont riposter à l'attaque.
 Peut-être dans Hué déjà leur troupe traque
 Tes sicaires! Phuoc peut-être est en leur main.

Phu-Duck

C'est beaucoup présumer.

Parayon

Beaucoup; mais pas en vain.
 D'ailleurs, ne te fais pas, assassin misérable,
 Plus longue illusion. Dans ta trappe exécration
 Dussions-nous tomber, garde d'imaginer
 Que tu puisses paisible en l'Annam dominer.
 Par derrière nous, vois, là-bas, fier se balance
 Le vaisseau de Courbet; plus loin, vois, c'est la France
 Qui sur ta tête est prête à venger notre sang.

Phu-Duck

Mais chez elle pourquoi ce prurit oppressant?
 Dans notre Annam pourquoi sa tenace ingérence?
 Et qu'est-ce donc enfin que ce peuple de France?

Parayon

C'est un peuple à qui Dieu donne une mission....

Phu-Duck

Celle de tracasser toute autre nation?

Parayon [avec lyrisme]

Celle en tout lieu de tendre avec grâce et noblesse
 Sa main et son épée à misère et faiblesse.
 Peuple apôtre du Dieu d'amour et de charité,
 Aux empereurs et rois, en toute liberté.

Il s'en va rappeler les droits de la souffrance.
 De ses bords vigoureux refoulant l'ignorance,
 Au progrès saint ouvrant un lumineux tracé;
 Ici rendant le souffle aux débris du passé;
 Ailleurs démolissant les coutumes vieilles;
 Abattant le rempart des antiques folies;
 Chevauchant en dépit de la foudre et du vent;
 Poussant son destrier sans cesse de l'avant;
 En quête d'équipée et sur mer et sur terre;
 Du droit, de l'idéal soldat-missionnaire,
 Il court toujours hanté de rêves fous et grands!
 Peu lui chaut, dans son cours de gestes conquérants,
 Qu'il revienne parfois de ses longues batailles
 Barbarement traité, tout labouré d'entailles,
 Pourvu qu'en quelque lieu l'on vante sa liberté,
 Pourvu qu'ait progressé par lui l'humanité.

[Nouveaux coups de feu]

Phu-Duck [trionphant]

En attendant Phuoc s'applique à rendre vaine,
 Dans l'Annam, des Français l'amitié trop humaine.

Parayon [à Phu-Lhu et Paul Thuan qui veulent l'empêcher de
 sortir]

Laissez!

[A Hiep Hoa]

Si je ne puis vraiment vous secourir,
 Pour l'Annam et pour vous, prince, je vais mourir.

[Il sort vivement]

Paul Thuan

Est-ce, ô Dieu, notre espoir suprême qui s'envole!
 O mon Louis!

Lhu

Serait-ce en vain que l'on s'immole!

Hiep-Hoa [aux Mandarins A. et B.]

Faites au commandant un rempart de vos corps;
 S'il perd un seul cheveu, c'est que vous serez morts.

[Les mandarins sortent]

Paul Thuan

Je les suis.....

[Il va pour sortir, redescend avec les mandarins en entendant le Père Hoang]

SCENE IV

Les mêmes, Père Hoang.

Père Hoang

Mandarins, au ciel levons nos âmes!

Paul Thuan [redescendant]

La mort est-elle là?

Phu-Lhu

Auraient-ils triomphé?

Les conjurés infâmes

Phu-Duck

Quel festin nous ferons!

Brave Phuoc, merci!

P. Hoang

Nous sommes tous sauvés.

Eloignez ce souci,

Hiep-Hoa

Et Phuoc?

P. Hoang

Avec joie,

J'espère, les Français ont reçu cette proie.
Il doit, dans leur vaisseau, méditer à loisir.

Paul Thuan

L'ordre du commandant, à temps, put parvenir!
Ciel, merci!

Phu-Duck

Malheur!

P. Hoang [apercevant Phu-Duck]

Quoi! Phu-Duck!

Phu-Lhu..

Son impudence

A violé ce lieu.

Hiep-Hoa

Mais son outrecuidance,

En ce moment, reçoit son juste châtement.

P. Hoang

Hélas!

Paul Thuan

Resterait-il quelque bruit alarmant?

Phu-Lhu

Qu'indique ce soupir?

P. Hoang [très grave]

Le ciel nous est propice.

Mais quand, sans exiger quelque amer sacrifice,
Le ciel accorda-t-il délivrance et salut?

Paul Thuan [effrayé]

Père!

P. Hoang

Ainsi cette fois encore il le voulut.

Paul Thuan

Ah! quel coup de poignard!

Lhu

O Louis, ô mon frère!

P. Hoang

Louis se meurt.

Phu-Duck

Vraiment! Bien malgré est le salaire.

Paul Thuan [à genoux]

Mon Dieu! pour le salut de mon pauvre pays,
Avec mon cher enfant, recevez les débris
De ce coeur qui se rompt... O débile coeur d'homme,
Non, ne murmure pas; c'est là que se consomme,
Dans l'intime douleur, toute fécondité!
Christ! seulement un peu de votre fermeté!

Lhu

Ami, trop grand était ton désir du martyr.
Tôt ou tard, mon Louis, Dieu devait y souscrire.
Pour le roi, pour l'Annam il accepte tes jours .

Hiep-Hoa

C'est Phuoc, c'est ce chef de barbares vautours,
Qui l'a tué. L'infâme, il nous en rendra compte.

P. Hoang

Roi, ce n'est point Phuoc. Le coup perfide, ô honte!
Est parti d'une main plus noble, et sur ce corps
Elle prétendait bien entasser d'autres morts,
N'était le brave Lê survenu.

Hiep-Hoa

A l'instant on ira fusiller ce vil traître,
Cet ignoble assassin.

Parlez, prêtre!

P. Hoang

Il fut dans cette salle, il a délibéré
Pour le choix du roi!

L'assassin abhorré,

Hiep-Hoa

Mong!

Phu-Lhu

Il s'était échappé?

Pour cette vilente

P. Hoang

Encore, Phu-Duck est là-dessus fort instruit.

Pour pire félonie

Phu-Duck

Par quel Esprit fatal est mon complot détruit!

P. Hoang

Mong arrivait ici conduisant dix sicaires,
Au poignard exercés: les coups les plus sévères
Vous étaient destinés, roi!

Hiep-Hoa

Singulier honneur!

P. Hoang

Dieu nous a par Louis gardés d'un tel malheur.

Lhu

Auriez-vous pu choisir, pour vous être immolée,
Ciel, victime plus blanche et plus immaculée?

Hiep-Hoa

Le commandant sait-il....

P. Hoang

Roi, soyez en repos ;

Il fait justice à Mong et à ses vils suppôts.

[Bruit au dehors. Entre Lê avec Mong baillonné et enchaîné]

SCENE V

Les mêmes, Lê, Mong.

Lê [à Hiep-Hoa]

Le plus lâche assassin est là: de quel supplice,
De quelle mort faut-il, maître, qu'on le punisse?

Phu-Duck [à Mong]

Maladroit!

Phu-Lhu

Quelle cangue assez étroitement
Peut serrer cette tête au penser infâmant?

Paul Thuan

Sur sa main j'aperçois du sang!.... Mon Dieu!

Lê [à Hiep-Hoa]

Vous aura coûté plus d'un bon serviteur, maître.
Li-Han vient de tomber en défendant le corps
De Louis!

Le traître

Paul Thuan [à part]

O pour moi la plus belle des morts !

[Arrive Parayon blessé, marins portant Louis mourant].

SCENE VI

Les mêmes Parayon, Louis, marins français.

Parayon

Phuoc est dans mes mains. La victoire est complète,
Mais, pour prix, amis, Dieu voulut une autre tête.

[Il montre Louis, qu'on dépose sur un fauteuil, près duquel
se pressent Paul Thuan et Lhu]

P. Hoang

Pour mener à bon terme un oeuvre fécondant,
Dieu, qu'il en soit béni, vous garde, commandant.

Phu-Duck

Vil courtisan!

Parayon [s'approchant de Phu-Duck]

Phu-Duck, vois ton erreur notoire.

Quoi! pour faire passer dans ton camp la victoire ,
Aux premiers bruits de mort, sur de vagues rumeurs,
En face d'une meute aux hideuses clameurs,
Tu croyais que les miens allaient demander grâce!
Des Français, des marins tu connais peu la race.

P. Hoang

Et ton Phuoc s'est pris dans ses propres filets.
Se croyant maître en ville et vainqueur au palais,
Vers les vaisseaux de France il dirige une horde.

Parayon

Mes marins aiment mieux qu'en ordre on les aborde.

P. Hoang

En effet, débarquant, par hache et revolver
Ils jettent cette bande en un chaos d'enfer;
Puis au palais se porte à la hâte une élite.
Ils soupçonnent que là leur commandant milite;
Entre deux feux Phuoc venait de succomber,
Quand, sous les coups de Mong, j'ai vu Louis tomber.

Lhu

C'est le ciel qui prenait le prix de la victoire.
Non, elle n'était pas, ô Louis, illusoire
Cette mystique voix dans le fond de ton coeur,
Qui du sang te disait le pouvoir rédempteur.

Parayon [à Hiep-Hoa]

Vers vous, roi, Mong guidait une troupe homicide.
A changer de chemin soudain il se décide.
Il vient d'apercevoir le petit messenger,
Qui vers le fleuve court aussi prompt et léger
Que s'il n'eût pas connu la cangue meurtrière,
Mong soupçonne un piège; il retourne en arrière,
Atteint Louis, le trouve aux questions muet;
Puis rageant de se voir refuser cet objet
Qu'obstinément l'enfant serre sur sa poitrine,
Il lui plonge son fer....

[Montrant le message teint de sang]

La tache purpurine

Qui brille sur ce pli, cest du sang de Louis.

Lhu

Sang de martyr, de quel éclat tu m'éblouis?

[Il prend et baise le pli]

Parayon [à Hiep-Hoa]

A temps j'ai pu courir pour aider vos fidèles,
Avec Lê pour dompter, enchaîner les rebelles;

[Montrant sa blessure]

Pour recevoir aussi le stigmatte probant
Que j'eusse aimé pour vous répandre tout mon sang;
Non, hélas, pour broyer de Mong le bras infâme.

Paul Thuan [se relevant d'auprès de Louis à Parayon]

Modèle de vaillance et de noblesse d'âme!

Phu-Duck

Tu te laisses, Boudah! vaincre par le Pendu.
Je t'abhorre à ton tour. Sois cent fois confondu!

P. Hoang [à Parayon]

Se mêlant à nos flots de trop longue souffrance,
Qu'il fut puissant au ciel le sang d'un fils de France!

Hiep-Hoa

Mais l'heure de justice enfin vient de sonner.
Commandant, pour ce Mong que faut-il ordonner?

Parayon

Roi, plus que nous un autre a droit à la vengeance.
Que la douleur d'un père en dise l'exigence.
Parlez, Thuan, pour Mong quel sort décidez-vous?

Paul Thuan [à part]

Que répondre, mon Dieu!

Phu-Lhu

Librement vous guider.

Laissez votre courroux

Parayon

Le malfaiteur toujours fraudera la justice.

Quelque soit le supplicé,

Hiep-Hoa

Sous le rotin d'abord faut-il qu'il soit tordu?

Paul Thuan [à genoux près de Louis]

Louis, inspire-moi. Qu'aurais-tu répondu?

Louis Thuan [se tournant vers le roi d'une voix étouffée]

Maître, pardonnez-lui.

[Après une instant de silence]

Phu-Lhu

Pardonnez à ce traître!

Sous ses coups voudrait-on tous nous voir disparaître.

Paul Thuan [montrant Louis]

Vous avez mis vengeance et peine à sa merci.
 Il n'en connaît pas d'autre, ô roi! Point d'autre aussi
 N'avait le Dieu qu'il sert, lorsque, sur sa potence,
 Pour ses blasphémateurs il implorait clémence.

Phu-Lhu

Ces partisans du Christ, quels cœurs sublimes!

Père Hoang

Bien!

Vous avez répondu, Thuan, en vrai chrétien.
 Le disciple du Christ, fut-il père, en son âme
 Eteint toute lueur de vengeance flamme.
 Mais sans haine à Justice on peut laisser ses droits.
 Pour les peuples il est de bienfaisants effrois.

Parayon

Et pour l'exemple il est certaines vilénies
 Qu'il serait criminel de laisser impunies.
 Qu'on mène seulement cet homme à mes marins.

Phu-Lhu

De Phuoc il pourra consoler les destins.

Parayon

En attendant qu'un coup de fusil les termine!

[Sort Lê avec Mong]

Phu-Duck [à part]

Perdu!.. De moi du moins qu'ils n'aient qu'une ruine,
 Ces Français de malheur.. Tu-Duck, dans son tombeau,
 Tu garderas ton fils du suprême fléau
 De goûter aux bienfaits d'un étranger barbare

[A Parayon et à Hiep-Hoa]

Je suis votre captif, Seigneurs, je le déclare,
 Et me résigne. Mais, avant de m'exiler,
 Ne pourrais-je laisser quelques larmes couler
 Sur les restes du divin roi, mon père.

Parayon

A ce voeu filial volontiers j'obtempère.

Hiep-Hoa [aux Mandarins A. et B.]

Mandarins, conduisez le prince près du corps
De Tu-Duck.

[Ils sortent]

Louis [à son père et à Lhu]

Adieu, père, adieu, Lhu! soyez forts!

[Attirant Lhu près de lui]

Lhu, vois, à mon cou pend une chère relique.
Tu la connais bien. C'est la croix de Dominique.
Si mon père y consent, je t'en fais présent, Lhu.

Paul Thuan

Ce désir est sacré. Reçois, heureux élu,
Reçois ce souvenir, ce vestige suprême
De mes deux fils, tous deux morts d'un sanglant baptême,
Témoins de leur sauveur.

[Paul Thuan prend à Louis la relique et la donne à Lhu]

Lhu [baisant le crucifix]

O mon plus cher trésor!

Paul Thuan

Une goutte de sang de Louis, fraîche encor,
Vois, s'est mêlée au sang jauni de Dominique

Lhu [à genoux près de Louis]

Ah! comment te bénir, mon frère séraphique!
Tes premiers flots de sang m'ont conquis à Jésus.
Puissent ces derniers flots que ravi, que confus
J'arrose de mes pleurs, m'obtenir ta vaillance,
Ton désir des douleurs, ton cœur, ta patience
A souffrir pour Jésus, pour Jésus à mourir.

[Louis s'assoupit comme mort]

Parayon

Me fallait-il au fond de l'Asie accourir
Pour être le témoin de scènes si sublimes!

Paul Thuan [au Père Hoang]

Voyez, mes enfants, deux précoces victimes,
 Ont joint leur mère au ciel. Seul je reste ici-bas.
 En attendant que Dieu me reçoive en ses bras,
 Acceptez mon service, ô bon missionnaire.
 Si mes pieds chancelants par monts, bois et bruyère
 Ne peuvent me porter; dans la ville du moins
 Pourrais-je au catéchiste offrir quelques appoints.
 Là, près de chers tombeaux, dans les heures d'orage,
 Je viendrai retrouver dévouement et courage.

Lhu [à Paul Thuan]

Vous ne restez pas seul. Ah! cruel est l'adieu.
 Nul de votre Louis ne peut vous tenir lieu.
 Permettez cependant qu'entre vous et mon père
 Je partage mon coeur! Oui, Louis, je l'espère
 Me le fera pour deux assez grand.

[A Phu-Lhu]

Mon père, que tu n'es point jaloux?

N'est-ce pas,

Phu-Lhu

Tu me confonds! vois-tu, mon enfant, je t'envie
 Tes soupirs vers le ciel, où tu vois envolé
 Notre petit Thuan, en victime immolé.
 Tout cela, mon enfant, comme je te l'envie!
 Dis, qu'est-ce qui transforme ainsi l'âme ravie?

Quels débats!

Paul

Deux choses, père aimé: le baptême et la croix,
 Deux cadeaux de Jésus!

Phu-Lhu

Oui, mon fils, je le crois.

Demande à ton Louis, demande avec instance,
 Que je puisse en chrétien finir mon existence.

Paul Thuan

O du sang de Louis sainte fécondité!

Phu-Lhu [à Hiep-Hoa]

Prince, admirez! Pour vous, pour votre autorité
 Le Dieu de l'Occident a conduit la bataille.

Hiep-Hoa

O le jour merveilleux! Ma pauvre âme tressaille
 A voir par où ce Dieu veut être triomphant,
 Quel héroïsme il souffle au plus timide enfant,
 Quelle splendeur, quel charme il donne à la souffrance!
 Oui je veux d'un tel Dieu connaître l'excellence;
 Et désormais pas un de ses adorateurs,
 Qui n'ait en moi le plus vaillant des protecteurs.

P. Hoang

Quel horizon nouveau! La sanglante semence
 Lève et déjà promet une moisson immense.
 O beau pays d'Annam, de tant de sang mouillé,
 Salut! Jardin le plus embaumé de l'Asie!
 O terre de martyrs, salut! Dieu t'a choisie
 Pour porter la lumière au vaste Continent.
 Puisse, puisse bientôt ton éclat rayonnant
 Au chemin du calvaire, à la sainte doctrine
 Attirer l'Hindoustan, le Japon et la Chine!

[Rentre le Mandarin A.]

SCENE VI

Les mêmes, Mandarin A.

Mandarin A.

Seigneurs, Phu-Duck nest plus. Comme un désespéré
 Près de son père il s'est lui-même libéré.

P. Hoang

Malheureux!

Lhu

Le dragon avait trop peu du père!

Pauvres princes!

Mandarin A.

En rage, ainsi qu'une vipère,
 Il a, tout en mourant, blasphémé le Pendu.
 Raillé Boudah, par Lui d'être ainsi confondu,
 A l'Esprit de Tu-Duck remis prompt vengeance.
 Pour apaiser l'Esprit peut-être est-il d'urgence
 Qu'on offre un sacrifice.

Hiep-Hoa

A l'instant qu'il ait Heu!

Lhu

Des chrétiens vous avez, prince, pour vous le Dieu.
 Que redoutez-vous encore? Il est Toute-Puissance.
 Les dieux d'Annam, de Chine uniraient leur nuisance,
 Ensemble ils ne pourraient arracher un cheveu
 A l'homme désarmé que protège ce Dieu.

Parayon

La France, elle aussi, veille. O roi, régnez tranquille.
 De Phu-Duck méprisant la prière stérile,
 Ne songez qu'à donner à l'Annam racheté
 Richesse, progrès, paix et sainte liberté.
 Roi, ne redoutez plus un retour de tempête,
 Le drapeau de la France ombrage votre tête.

Hiep-Hoa

Que la France et le Christ soient donc mes seuls soutiens!

P. Hoang

Chaque matin, du coeur de cent mille chrétiens
 Montera, prince, un flot de ferventes prières,
 Implorant pour vous force et constantes lumières.

Lhu [les yeux au ciel]

Sur l'Annam, que ton sang retombe, ô mon Louis,
 En gouttes de rosée, et qu'aux yeux éblouis,
 Il y fasse partout, dissipant l'ignorance,
 Fleurir le double amour du Christ et de la France!

RIDEAU.

M. Tamisier, S. J.



Le Nez de Cléopâtre

(Suite).

Elle n'avait rien oublié cependant, car quelques heures après cette conversation, arrêtant son auto à Lyon, à un numéro bien connu de cette petite place Gensoul si discrète, si retirée qu'elle semble prédestinée aux intimités de la vie, elle avait gravi prestement le deuxième étage, et à peine la porte ouverte :

— J'ai mon affaire, avait-elle dit à un monsieur entre deux âges ; la petite oie blanche n'y a rien vu, vous pourrez m'écrire tous les mercredis : Anse, poste restante, Mlle Amélie Legrand. Et la journée s'était passée joyeuse, et le départ que devait suivre un service régulier de lettres s'était fait plus gaillardement que de coutume.

Et en effet Soeurange n'y avait rien vu ; qu'aurait-elle pu voir en vérité ? Son instinct d'âme pure la mettait bien un peu en garde contre Marguerite, mais pouvait-elle deviner ce qu'elle ne savait pas pouvoir même exister ?

VIII

Le service de la poste restante fonctionna donc de temps en temps sans aucun incident apparent. Marguerite n'avait qu'à se louer de son stratagème. Soeurange apportait ainsi presque chaque semaine la lettre chargée de poison plus ou moins parfumé qui devait griser la pauvre femme ; personne ne s'en doutait, elle moins que tout autre.

Comme il arrive toujours quand on a besoin de la discrétion des gens, Marguerite, depuis ces fameuses lettres, se montrait

plus attentionnée pour Soeurange, plus abandonnée du moins. Les jours surtout où elle attendait sa correspondance, elle s'installait dès le matin dans la chambre où travaillait Georges avec sa maîtresse, posait des questions, coupait la parole, la cédait, la reprenait, tour à tour enjouée, causeuse et caresstante.

— Soeurange, avait remarqué le petit Georges, c'est bien plus gai quand maman vient à certain jour, pourquoi, dis?

— Eh! mon cher petit, les mamans aiment tant être auprès de leur enfant!

— Pourquoi alors qu'elle ne vient pas tous les jours?

— Elles viennent surtout quand leurs enfants sont sages, répondait Soeurange qui ne voulait pas se laisser démonter.

— Je suis pourtant bien sage chaque jour, de toutes mes forces, murmurait Georges.

L'été était venu. Rien n'est plus beau que les bords de la Saône au moment de la fenaison; ces vastes prairies si largement baignées pendant les crues d'hiver, ondulent alors sous les hautes marées des herbes qui montent au soleil, tachetées de loin en loin comme de pointes d'écume, par les longues marguerites blanches, les reines des prés, ou les grêles stellaires qui s'allongent démesurément pour humer un peu de lumière au-dessus des grands herbages.

Mr. Wilkie, que ce beau soleil réconfortait, aimait à se promener sur les bords de la rivière jusqu'au pont Saint-Barnard; il le passait, pénétrait sous les allées de platanes qui vont du pont à la ligne du chemin de fer et s'arrêtait volontiers à voir le mouvement régulier des faucheurs, et les râtelées de foin que traînaient derrière elles les femmes, jupes retroussées, grands chapeaux de paille sur la tête, pour former les mulons espacés de loin en loin dans la prairie. Il affectionnait d'autant mieux cette promenade qu'il avait vu plusieurs fois déjà, le jeudi surtout, Soeurange et son élève se diriger vers Anse, et le bon-papa aimait à revenir avec eux, souriant au babillage de Georges, et ne pouvant détacher ses yeux de la silhouette éthérée, si pleine de mystère, de Soeurange.

Un jeudi des premières semaines de juin, qu'il s'était attardé plus que de coutume sur les bords des prairies, — la fenaison battait son plein, — ne voyant pas revenir son petit-fils avec

l'institutrice, il avait repassé le pont et trouvant la porte de l'église de Saint-Barnard ouverte, il y était entré par curiosité. Elle était déserte; il s'avança, monta jusqu'au choeur et s'arrêta devant l'autel. Un pauvre christ agonisait sur un tabernacle vermoulu, des chandeliers ventrus se serraient plus ou moins confusément sur le retable; de deux vases ébréchés sortaient des pieds d'alouette en étoffe rose pâle et violet cendré, un tapis rapiécé couvrait l'autel, une lumière morte traversait les teintes cuites des vitraux anciens, et, au milieu de cette pauvreté et de ce silence, comme dans une nuit qui serait cependant très douce, il y avait une lampe qui brûlait solitaire, face au tabernacle.

Mr. Wilkie regardait; il hocha la tête, ce qui voulait dire: "S'il y avait Jésus-Christ, là, dans cette boîte en bois doré, le laisserait-on si seul?"

Il se retourna pour sortir. Par la porte grande ouverte, le soleil qui baissait à l'horizon envoyait presque perpendiculaires ses rayons enflammés: ils entraient, traçant une grande ligne d'or qui rayait brusquement l'obscurité de l'église; et, au dehors, sur la place, des marmots jouaient aux billes, dont quelques-unes entraient jusque sur les dalles de la chapelle: alors, partant d'un trait, les bambins se précipitaient à l'intérieur; là, subitement arrêtés, ils jetaient leur bonnet à terre plongeant la main au bénitier, en même temps qu'ils ployaient le genou, puis, la bille saisie et le bonnet remis, les voilà qui couraient de nouveau à leur jeu. Cette brusque gravité d'une minute encadrée dans tant de joie folâtre ne pouvait échapper à Mr. Wilkie. "Et pourtant, se disait-il, ils croient donc qu'il y a quelqu'un?..." Et c'était la réponse à son premier doute.

Comme il sortait enveloppé lui-même du soleil, et sa grande ombre se projetant par derrière jusqu'au sanctuaire, il se trouva subitement en face de Georges et de Soeurange.

— Tiens, s'écria l'enfant, bon-papa qui vient de faire sa prière à l'église.

Soeurange ne put réprimer un mouvement d'étonnement, et Mr. Wilkie eut lui-même un moment d'embarras; ils marchèrent quelque temps sans rien dire.

— Elle est bien solitaire cette pauvre église, observa Mr. Wil-

kie qui rompit le premier silence; je me demande vraiment pourquoi on laisse ainsi les portes grandes ouvertes, si c'est pour n'y faire entrer que des marmots et le soleil.

— Ou encore vous, répliqua en souriant Soeurange.

— Oh! moi, moi...

Et il s'arrêta net; puis au bout d'un instant:

— Je vous avoue, Soeurange, que si le Christ est là comme vous le dites, vous êtes bien coupables, vous autres catholiques, de le laisser ainsi pauvre, j'allais presque dire dans une maison sale et nue.

— Hélas! dit Soeurange, vous avez bien raison.

Mr. Wilkie ne s'attendait pas à ce qu'on lui rendit si facilement les armes; il leva les yeux sur Soeurange; le masque de son visage n'avait pas bougé d'un pli; il s'enhardit et ajouta:

— Cela n'est pas comprendre la grandeur et la dignité d'un Dieu.

— Sans doute, reprit Soeurange, à moins que cela n'explique son amour.

— L'amour fait bon marché de tout pour se montrer, soupira

— Oh! fit Mr. Wilkie avec un sursaut.

Soeurange, il n'est pas toujours adroit, Monsieur Wilkie; mais quand il veut arriver à ses fins, il arrive, il arrive. Et voyez, si ces portes n'étaient pas sans cesse ouvertes, il viendrait peut-être un jour, une heure, où, pressée par quelque angoisse, une âme désolée voudrait tout jeter dans le cœur de Dieu. Elle se heurterait à une porte close, elle ne pourrait ni prier, ni pleurer au pied du tabernacle; il y a des moments, Monsieur Wilkie, où nous n'avons que le courage de nos pleurs.

Une légère rougeur couvrait la pâleur mate et presque tragique des joues de Soeurange. Mr. Wilkie ne vit que cette manifestation d'un chagrin secret; il s'en émut et semblant oublier tout le reste:

— Est-ce donc que vous venez pleurer dans cette église, Soeurange?

— Quelquefois, reprit-elle sobrement.

— Vous n'êtes donc pas heureuse?

— Plus comme autrefois.

— Et pourquoi?

Et il s'arrêta comme pour avoir l'aveu plus plein de ce qui oppressait ce cœur. Soeurange marchait toujours, elle répondit très simplement :

— Vous ne pourriez comprendre.

Le vieillard se tut ; il était de nouveau dominé par cette femme étrange.

On débouchait sur la rive, après avoir suivi un sentier bordé de haies, étoilées encore de quelques églantines tardives. Le petit Georges poussa un cri de joie à la vue de la rivière qui frôlait doucement de son flot lent et engourdi les bords gazonnés où paissait épars un troupeau de moutons. Le gamin qui le conduisait s'amusa à faire des ricochets sur la surface de la rivière. Georges se mit tout de suite à l'imiter, sans succès évidemment. Mr. Wilkie et Soeurange s'étaient arrêtés ; de l'autre côté de la Saône, un grand rideau de peupliers derrière lequel disparaissait le soleil, étendait une ombre transparente qui couvrait presque la moitié de la rivière.

— Il doit être déjà tard, observa Mr. Wilkie ; voyez comme les ombres se couchent grandes sur la Saône.

Au loin, on distinguait la maison à travers le quinconce de platanes : la fumée s'échappait droite et bleuâtre du sommet du toit.

— Tenez, Soeurange, ajouta Mr. Wilkie en pointant le toit de sa canne, voilà notre pot-au-feu qui fume.

Soeurange ne répondit pas, et l'on marcha quelque temps en silence. Mr. Wilkie, dont la pensée était toujours occupée par le premier sujet de la conversation, en renoua le fil comme si rien ne l'avait interrompu.

— Il est certain, fit-il comme se parlant à lui-même, que votre existence n'a jamais dû être bien gaie, ma pauvre petite. Vous me disiez, il y a quelques jours, que vous aviez quitté votre famille à dix-huit ans, puis votre séquestration pendant dix ans...

— Puisque je la regrette, dit Soeurange, avec une certaine dignité, il faut croire que je n'en ai pas tant souffert.

— Et enfin, maintenant, obligée de vous faire bonne d'enfant. Georges est-il gentil au moins ?

— Pauvre petit, fit l'institutrice, ce n'est pas celui-là qui me fera jamais de la peine.

— Y en aurait-il d'autres? questionna un peu anxieux Mr. Wilkie.

— Non, non, se hâta de répondre Soeurange. Ici personne ne me fait de peine, tout le monde est bon pour moi, vous surtout, ajouta-t-elle en s'inclinant du côté de Mr. Wilkie. Et puis, voyez, n'en parlons plus; j'ai par moments des défaillances, car on n'est pas toujours maître de ses souvenirs et de son coeur; mais voilà qui est fait, qu'importe après tout où nous soyons, Monsieur, ici ou dans un couvent, pourvu que nous ne perdions pas l'amitié de Dieu.

— Oui, mais vous êtes si en dehors de votre vie passée.

— Il est vrai, soupira l'ancienne religieuse.

— Je ne comprends pas, moi, cette campagne contre tant d'êtres inoffensifs, s'ils vous ressemblent. Avez-vous trouvé au moins des sympathies autour de vous? demanda Mr. Wilkie.

— Nous ne sommes guère à la mode, répondit Soeurange, et les meilleurs nous regardent comme des êtres inutiles.

Et elle ajouta plus bas :

— Non, nous n'avons pas été défendues. Mais pourquoi se plaindre? Nous sommes quand même et nous restons dans la vérité, voilà notre plus ferme appui, notre seule consolation.

Le mot frappait si juste au point endolori par le doute dans l'esprit de Mr. Wilkie qu'il ne put réprimer un léger mouvement.

— Ah! fit-il brusquement, la vérité! Dites, Soeurange, croyez-vous donc y être vraiment.

— Mais oui, reprit-elle, un peu étonnée, si je n'y croyais pas, je ne pourrais pas vivre. Tenez, ajouta-t-elle en montrant le soleil qui se couchait splendide à l'horizon, j'y crois comme je vois cet astre devant mes yeux. Sans doute il va disparaître, et la nuit viendra à sa place, mais demain il se lèvera de nouveau. Ainsi il peut y avoir des nuits qui voilent un instant la vérité, mais elle se réveille un jour. J'ai eu tort tout à l'heure d'avoir montré un coin enténébré de mon âme; le soleil est de nouveau levé. Allez, c'est bon d'être dans le vrai, d'y rester et d'y mourir.

Alors Mr. Wilkie, qui répondait beaucoup plus au doute qui le poignait qu'à la dernière phrase de Soeurange, lui dit presque inconsciemment :

— La vérité, mais croyez-vous donc par hasard que je n'y suis pas, moi aussi?

La jeune fille le regarda, puis tout d'un coup :

— Il n'y a qu'un soleil, Monsieur Wilkie, dit-elle, en montrant l'horizon qui se dorait de toute la splendeur des crépuscules.

La cloche du dîner jeta à ce moment ses appels répétés; ils étaient déjà à la porte de la maison.

— Ah! nous sommes en retard, fit Soeurange.

Et entrant, elle donna en passant à Marguerite la lettre retirée à la poste d'Anse.

IX

Mrs. Wilkie n'était pas sans avoir remarqué le travail secret qui se faisait dans l'esprit de son mari, mais elle ne se doutait pas qu'il fût si avancé; aussi eut-elle une explosion de surprise, presque de colère, quand le lendemain de cette conversation, qu'elle sut, du reste, à propos de tout et à propos de rien, lui arracher phrase par phrase, elle s'aperçut de la mentalité du vieillard.

— Ah! çà, lui dit-elle assez vertement dès le matin, tandis que, Mr. Wilkie encore couché, elle s'agitait déjà dans la chambre en jupon et en bonnet, rangeant des chiffons, furetant dans les tiroirs, sonnait à contretemps une domestique pour demander de l'eau chaude, quand la cafetière bouillait à éclater sur son petit réchaud, et faisant mille excentricités pareilles; ah! çà, mais où avez-vous la tête, mon pauvre John? Parce que cette péronnelle vous a montré le soleil qui se couchait derrière Montmelas, vous pensez peut-être n'être plus dans la vraie religion?

— Je ne dis pas cela, ma bonne amie, geignait Mr. Wilkie en se faisant petit dans les couvertures et les oreillers, je ne dis pas cela.

— Eh bien, que dites-vous donc alors? reprenait la femme en pirouettant sur elle-même et en se campant comme un coq de combat devant le lit du pauvre homme.

— Rien, rien, ma bonne amie; je vous ai rapporté cette conversation pour vous donner une preuve de ma confiance, car vous savez que je n'ai rien de caché pour vous. Certes, je sais bien que nous sommes dans la vérité. Parbleu! oui, nous y sommes, nous devons y être, je l'espère.

— Vous êtes bien bon, riposta Mrs. Wilkie, je l'espère! Vous espérez que le soleil chauffe et éclaire, n'est-ce pas? Je l'espère! Ah! tenez, John, je ne m'attendais pas à cette bizarrerie de votre cerveau, je l'espère! Voilà tout ce qui vous rassure, mon pauvre ami?

Et comme Mr. Wilkie ne répondait rien, fidèle à ses habitudes tracassières de taon échauffé, Mrs. Wilkie se promenait dans la chambre, de plus en plus saccadée.

— Je l'espère, je l'espère; ainsi, nous espérons, vous et moi, être dans le vrai, toute notre vie passée et future est assise gauchement sur cette base branlante: bien obligée, Monsieur Wilkie! Voici la confiance que vous avez dans le Christ! Vous espérez qu'il est mort pour vous, c'est bien peu, mon bon ami, c'est bien peu.

— Eh bien, je le crois, certainement, je le crois, criait désespérément Mr. Wilkie, pendant que sa femme, se jetant dans sa robe de chambre, s'en allait en tourbillon, faisant claquer la porte.

La matinée fut mauvaise; Mr. Wilkie se leva tard, sa femme la passa dans la bibliothèque à compulser des livres, ouvrant des in-folio, lisant fiévreusement quelques pages, refermant les volumes. Marguerite écrivait cependant sa correspondance, et Soeurange, redevenue placide et résignée, recevait au coup de dix heures de M. Martin — ni une minute avant, ni une minute après — son élève qui venait d'achever sa quotidienne et fastidieuse dictée.

A midi toute la famille était à table; Soeurange s'en retourna au Lion d'Or. Elle dut manger bien vite et bien peu, car, quand elle fut de retour, on achevait à peine de prendre le café.

— Entrez, entrez, Mademoiselle Legrand, dit Mrs. Wilkie, en humant complaisamment les dernières gouttes de sa tasse.

Et elle semblait appuyer sur ce mot: Mlle Legrand. Rarement, du reste, elle donnait à Soeurange son doux nom éclos sur

les lèvres enfantines de Georges; mais ce jour-là, plus que jamais, elle avait la bouche pincée, l'oeil en pointe et, dans toute sa physionomie tendue, quelque chose d'un arc bandé qui va décocher sa flèche. Soeurange entra et s'assit dans un coin. Georges courut vers elle:

— Je t'ai gardé un canard, lui dit-il, en grim pant sur ses genoux.

Soeurange l'embrassa.

— Apportez une tasse pour Mlle Legrand.

— Vous êtes bien bonne, Madame, reprit Soeurange, mais je prends si rarement du café.

— Laissez-vous faire, ma fille, laissez-vous faire, disait toujours Mrs. Wilkie en versant elle-même dans la tasse.

Tout semblait étonnant pour les habitués dans cette petite mise en scène: jamais Mrs. Wilkie n'avait uni tant d'attention dans ses paroles à autant de sous-entendus malins dans son ton; Mr. Wilkie regardait, un peu ahuri; Marguerite ne comprenait pas; seul le petit Georges n'en perdait pas la tête et poursuivait son caquetage d'innocent.

— Ah! par exemple, Soeurange, fit-il à un moment, est-ce que tu me conduiras encore à Anse, aujourd'hui?

— Du côté du pont Saint-Barnard, souligna Mrs. Wilkie, vous affectionnez grandement ce paysage?

— C'est un des points les plus pittoresques, répondit Soeurange; ce vieux manoir à gauche, cette rivière qui débouche en face...

— L'Azergues, l'Azergues, dit Mr. Wilkie, se hâtant de placer un mot.

— Oui, poursuivait Georges, mais tu ne resteras pas si longtemps à prendre tes lettres à la poste, dis, c'est ennuyeux d'attendre.

— Georges, interrompit vivement Marguerite, depuis quand les enfants bien élevés disent-ils: c'est ennuyeux?

Soeurange, un peu embarrassée, n'avait rien répondu; quant à Mrs. Wilkie, elle darda un petit oeil vif et clair pardessus sa tasse qu'elle s'obstinait à humer, bien qu'il n'y eût plus rien dedans; elle ne releva pourtant pas les paroles de Georges et on passa au salon.

— Mademoiselle Legrand, dit-elle alors sans autre préambule, en lui montrant un livre qu'elle avait soigneusement posé dans un coin de l'appartement, j'ai trouvé un livre qui vous intéressera peut-être, puisque vous vous occupez un peu d'histoire et que vous aimez beaucoup la vérité.

— Je vous suis reconnaissante, madame.

Marguerite s'approcha.

— C'est?... dit-elle.

— Oh! fit Mrs. Wilkie d'un ton dégagé, quelques petites drôleries du temps passé, un souvenir du seizième et du dix-septième siècle.

— Hum! dit Marguerite, c'est un peu rance.

— Mais c'est vrai, c'est vrai, comme le soleil en plein midi, scanda Mrs. Wilkie.

Personne ne comprenait cette insistance; Marguerite se pencha et ouvrit le volume: il y avait des gravures.

— Il ne faut pas vous arrêter aux dessins, fit Mrs. Wilkie, on a fait des progrès depuis, les gravures sont de l'époque.

— Pouah! s'écria Marguerite, c'est du propre: des femmes qu'on empale, des filles qu'on fait rôtir, cet enfant qu'on écartèle, cet autre dont on ouvre le ventre! Mais où diable, ma mère, avez-vous été prendre ces caricatures macabres?

— Ce ne sont pas des caricatures, ma fille, c'est de l'histoire vraie. Le massacre, je devrais dire la boucherie des malheureux vaudois protestants dans les montagnes du Piémont en 1655, d'après les ordonnances des princes catholiques de la Savoie; voyez le texte à la fin du livre et les gravures à l'appui. Tenez, page 17, le pasteur de la vallée de Saint-Martin, brûlé à Rome devant le pape Pie IV et ses cardinaux...

— Bah! s'écria Marguerite, c'est du Torquemada, et voilà tout.

— Là, cette femme, Sara Rostagnol, que des soudards fendent toute vivante...

Soeurange s'était penchée sur le livre. A la vue des gravures, elle rougit légèrement et repoussa le volume.

— Merci, fit-elle, Madame, je ne lirai pas.

— Et pourquoi, ma petite amie? Quand on est comme vous exclusivement dans la vérité, ne serait-il pas juste de connaître

les oppressions que cette vérité a fait subir à ceux qui n'ont pas votre bonheur?

Soeurange se retira silencieuse vers la porte donnant sur le jardin. Mrs. Wilkie la poursuivit de son regard et de sa voix claironnante.

— Et avant 1655, criait-elle tout échauffée, ce sont les massacres d'autres vaudois ordonnés en 1540, 1545 par votre roi François 1er, d'élégante mémoire, à l'instigation de votre pieux cardinal de Tournon!

Et elle fit quelques pas pour accabler Soeurange en lui montrant texte et gravures.

— Pourquoi montrez-vous cela à Soeurange? murmura tout bas Mr. Wilkie; ce livre n'est pas convenable.

— Laissez-moi donc, reprit Mrs. Wilkie, qui donc vous défendra si je ne le fais moi-même?

— Mais il me semble que je ne suis pas attaqué dans cette affaire, riposta Mr. Wilkie, qui eut la velléité de se rebiffer.

— Allons, je sais ce que je dis, reprit la femme impérieuse; si l'on vous écoutait, on conclurait la paix avant d'avoir déclaré la guerre. Moi j'apporte des faits et non pas des paroles; des faits, des faits, répétait-elle, en frappant sur la table.

Marguerite avait repris le livre, elle en parcourait avidement les pages: c'était l'histoire des vaudois depuis le douzième siècle, par Alexandre Bérard. Il y avait, à la fin de l'ouvrage, la sensationnelle relation que publia, en 1669, à Leyde, le pasteur Léger sur les atrocités commises en Piémont par les catholiques contre les pauvres vaudois. Des représentations écoeurantes et aux attitudes plus ou moins douteuses complétaient, en le corrant, ce récit de sang.

On comprend que les images ne devaient pas être du goût de Soeurange; aussi se taisait-elle toujours.

— Cela va bien, cela va bien, laissons tout cela de côté, conclut avec un essai d'énergie dans la voix Mr. Wilkie.

Et il se dirigea vers le quinconce. Mais Marguerite avait peine à lâcher le volume. Pour la première fois, un sentiment germa dans son coeur, qu'elle n'y avait jamais éprouvé; elle se sentait humiliée de demeurer sans parole devant cette éloquence des faits; pour la première fois, elle voyait sa foi de ca-

tholique, bien dormante cependant, aux prises avec l'hérésie protestante qui ne l'avait guère gênée jusqu'à présent. Elle repoussa enfin le livre.

— Eh bien, après, dit-elle à sa belle-mère?... Qu'allez-vous conclure de tout ce fatras, que c'est des horreurs? Je vous le concède, et ensuite?

— Ensuite, siffla Mrs. Wilkie, ensuite je pourrais vous parler de la Saint-Barthélemy...

— Et de l'Inquisition, répliqua Marguerite. Oh! là là, quel vieux jeu; ajoutez-y aussi la révocation de l'édit de Nantes, et ce sera parfait.

— N'empêche que vous n'avez rien à y opposer, cria victorieusement la femme sectaire; vous me parlerez désormais de la modération de votre morale, de la hauteur et de la pureté de vos dogmes: voilà ma réponse.

Et elle emporta le volume sous son bras comme un trophée. Sur le pas de la porte elle se retourna et lança encore ce mot:

— Nos martyrs! . . .

Et elle laissa seules en présence Marguerite et Soeurange. Celle-ci continuait à ne rien dire.

— C'est vexant, tout de même, fit Marguerite, que cette femme nous ait clouées avec toutes ses horreurs. N'avez-vous donc rien trouvé à lui répondre? demanda-t-elle vivement à Soeurange.

— Un fait ne tue pas une idée, se contenta de répliquer la religieuse.

— Oui, oui, mais au fait il faut opposer le fait. Voyons, vous qui avez étudié, c'est le moment de montrer à quoi cela sert.

Et comme Soeurange se taisait:

— On ne vous a donc pas appris à vous défendre, dans vos convents; et alors qu'y avez-vous donc fait?

Soeurange était toujours rougissante. Il lui semblait pourtant que c'était déjà quelque chose, que d'avoir su se taire; mais elle était bien forcée de conclure en même temps que si elle avait pu trouver un mot pour réfuter cette femme si orgueilleuse de sa trouvaille, cela eût été cent fois mieux.

— Des faits, des faits, répétait à son tour Marguerite, qui se rendait ainsi, sans s'en douter, l'écho de sa belle-mère, que diable, on en doit bien trouver; mais où?...

Et brusquement, elle partit.

L'automobile ronflait déjà dans la cour, elle y sauta ; en quelques tours de roues, le décor qui changeait et la grande ville qui approchait lui firent tout oublier.

Soeurange restait pensive et n'oubliait rien.

X

Quand Mrs. Wilkie, encore tout essoufflée de sa victoire, rejoignit son mari sous le quinconce, elle le trouva rêveusement accoudé sur le parapet du mur qui enserrait l'étang. Dès que sa femme parut, il se redressa.

— Ma bonne amie, je n'approuve pas, lui dit-il, votre sortie à propos de ce livre, non, je ne l'approuve pas.

— Oui vraiment, reprit Mrs. Wilkie, ne savez-vous pas qu'il n'y a qu'un moyen d'être victorieux ici-bas, c'est de prendre l'offensive, mon ami ; vous n'approuvez pas ? Cela n'est pas nécessaire, après tout, je n'ai besoin de l'approbation de personne pour défendre la vérité, car enfin, puisque nous croyons être dans la vérité, vous le disiez assez haut ce matin, il faut la défendre hardiment. Du reste, ai-je si mal réussi ? Ont-elles trouvé un mot, ont-elles eu un fait à nous opposer ? Allez, votre Soeurange a la tête sous l'aile, elle ne s'avisera plus de longtemps de vous faire des comparaisons mystiques : " Il n'y a qu'un soleil, Monsieur Wilkie. " Je la trouve bonne, celle-là, et nous, alors, qu'avons-nous donc et que nous reste-t-il ?

— Sans doute, sans doute, maintenant Mr. Wilkie, mais vous ne deviez pas, au moins, lui mettre ces gravures sous les yeux, cela n'est pas fait pour elle.

— Allons donc, mon ami, vous savez ce que je vous ai dit ; sur ce point, ne pensez pas que j'ai scandalisé sa vertu. Il y a beaucoup de parade dans toute cette pruderie catholique ; mon cher, on ne va pas contre la nature, retenez-le bien ; tôt ou tard, le masque tombe, la pièce est jouée.

— Je ne vous comprends pas.

— Je me comprends, moi, cela me suffit. Et je souhaite, mon bon ami, que vous n'ayez rien à comprendre dans la suite.

Mr. Wilkie eut un geste équivoque; ce fut tout ce qu'il trouva à répondre. Dans le fond, il n'était pas convaincu, et la première conversation de Soeurange, celle de la veille, avait frappé trop juste pour qu'il n'en ressentit pas encore l'ébranlement secret.

Et pendant ce temps, Soeurange, elle aussi, songeait dans sa petite chambrette du Lion d'Or à la scène du livre. Elle voulait une réponse topique; elle ouvrit donc ses auteurs d'histoire, mais elle ne trouva rien ou à peu près rien; elle compulsait ses vieux cahiers de notes, prises dans les cours du couvent; quand elle sortait du noviciat, une religieuse instruite, vénérable, faisait des cours d'histoire pour les plus jeunes; Soeurange avait résumé scrupuleusement les élucubrations de sa maîtresse. Il y avait à propos de Luther et de la Réforme des phrases toutes faites sur *les ravages de l'erreur dans la bergerie éternelle du Christ*, sur *l'immobilité du roc de l'Eglise...*, ou encore sur *le rayonnement divin de la coupole de Saint-Pierre au-dessus du monde chrétien*. Soeurange avait admiré beaucoup en son temps ces phrases sonores; aujourd'hui elle trouvait qu'elles ne lui disaient pas grand'chose. Elle les avait pourtant servies à son tour à ses petites élèves qui, vraisemblablement, avaient dû les écrire dans de petits cahiers de rédaction, et en soi, comme manifestation d'une foi personnelle et sans trouble, avaient obtenu des points blancs ou bleus, selon la fidélité du texte ou le moulé de l'écriture. Oui, cela pouvait être bon en mais ce n'était plus suffisant pour la défense de cette foi attaquée. Des faits, des faits!... cette phrase vibrante qu'avait répétée Marguerite lui revenait en mémoire; elle rejeta ses cahiers et ses livres et, prenant son chapeau, elle se dirigea rapidement vers la cure du village voisin.

Il y avait là un prêtre tout cassé par l'âge, mais que l'on disait bon et très instruit. Il ne sortait guère plus de son presbytère, restant l'hiver dans sa chambre, les pieds au feu, et lisant complaisamment les sermons du cardinal de la Luzerne, ou les souvenirs de Nettement sur la Restauration: c'étaient ses deux auteurs favoris. L'été, quand le service de ses ouailles ne le réclamait pas, il allait s'asseoir dans sa petite tonnelle, comptait ses raisins, les enveloppait de vieux journaux, s'endormait par-

fois sur son bréviaire, qu'il recommençait, le pauvre homme ! et cela lui prenait beaucoup de temps dans sa journée. Ses paroissiens étaient peu nombreux ; au demeurant, on l'aimait beaucoup, car il était doux, cultivé, ouvert à tous. Soeurange alla lui exposer son doute, et lui demanda quelques armes dans cette conjoncture difficile.

Le curé avait tout de suite feuilleté La Luzerne, mais il n'y trouva rien de précis.

— Mon enfant, disait-il, en somme, je ne vois dans ce qu'on nous reproche qu'un excès de passion humaine, cela ne prouve pas contre le dogme.

— Assurément, reprenait Soeurange, pour nous cela va de soi ; mais ce n'est pas suffisant contre ceux qui ne croient pas à nos dogmes.

— Voyons si l'abbé Gorini — il y a tout en lui — ne nous fournira pas quelque argument.

L'abbé Gorini fut apporté, feuilleté et retourné, et toujours le bon prêtre ne trouvait pas ce qu'il fallait trouver : des faits, des faits !

— Il est certain que les protestants ont bien dû en faire autant que nous, dit-il avec son droit bon sens ; écoutez, ma fille, je vais vous adresser à Lyon à un vénérable prêtre ; si celui-là ne trouve pas, personne ne trouvera. C'est un religieux expulsé comme vous, il demeure rue du Bât-d'Argent, voici l'adresse et le numéro, allez lui parler. Voyez, ces religieux c'est la bibliothèque du clergé. Ils feraient peut-être de médiocres curés de campagne, mais je vous assure que pour répondre aux attaques des savants, ils n'ont pas leur semblable. J'entends dire beaucoup contre eux, moi-même j'ai été autrefois défiant à leur égard, je ne sais pourquoi, mais on est comme cela quand on est jeune ; maintenant que j'ai vu bien des choses, je trouve qu'ils ont bien quelques qualités ; sans cela, seraient-ils persécutés, même par les bons ? Voilà, il faut les deux, le curé et le religieux ; on y reviendra, on y reviendra, on ne se passe pas du sel, ma fille, *vos estis sal terrae*, vous êtes le sel de la terre, fit le curé en se levant comme s'il allait prêcher, le sel, entendez-vous, mon enfant : s'il y en a trop, c'est trop piquant ; s'il n'y en a pas assez, c'est trop fade. Allez donc et vous m'en direz des nouvelles.

Soeurange n'était guère plus avancée; elle rentra, bien décidée cependant à se rendre à Lyon. Entre temps elle avait revu plusieurs fois Mrs. Wilkie qui avait repris sa froideur. Marguerite, elle, comme honteuse de son amertume, lui témoignait plus de sympathie; mais, dans le fond, c'est qu'elle craignait que Soeurange ne voulût plus lui rendre le service de la poste d'Anse. Restait Mr. Wilkie; il paraissait plus absorbé encore. Un soir, au sortir de table, il avait rejoint Soeurange et lui avait dit d'un ton de vraie affection :

— Il faut oublier l'affaire de l'autre jour, ma bonne enfant.

— Oh! Monsieur, répondit Soeurange, croyez bien que cela ne m'a pas ébranlée. La brutalité des hommes ne peut pas grand'chose contre la parole de Dieu. J'avoue que les faits apportés par Mrs. Wilkie sont horribles; qu'est-ce que cela prouve? Que Dieu a bien raison de nous garantir la vérité, puisque les hommes, même les meilleurs, en dénaturent si aisément l'application.

Sans s'en douter, Soeurange donnait la plus juste explication; il fallait en appeler à cette suprême vérité qui s'affirme toujours, parce qu'elle est divine, au-dessus même des ruines qu'ont amoncelées en son nom les tenants les plus autorisés.

Cependant Soeurange était déjà allée deux fois à Lyon sans pouvoir rencontrer le religieux désigné; une troisième fois, elle partit de grand matin et put enfin le joindre.

Il l'écouta bienveillamment; il avait par moments un certain hochement de tête et un petit sourire d'intérêt qui encourageait la pauvre fille, si novice dans la dialectique.

— Eh! ma chère soeur, lui répondit-il, vous n'avez pas si mal tenu votre rôle dans la discussion; garder le silence est un signe de force. En tout cas, mieux vaut se taire que d'affaiblir la vérité par une défense maladroite. Mais voyez, il ne faut pas dès l'abord juger sévèrement nos adversaires; ils ne peuvent nous comprendre, ils ont un tel bandeau sur les yeux! A quoi bon donc leur donner des raisons qui viendraient des lumières de notre foi; ils ne les saisiraient pas.

Il s'arrêta un instant, puis reprit comme se parlant à lui-même :

— Oui, l'ouvrage de Léger, je connais. Et je connais aussi le

livre de Bérard : *les Vaudois*. Ces atrocités évidentes sont d'abord considérablement exagérées : et de l'aveu même de Morland, le plus opiniâtre défenseur des vaudois " se trouvent non conformes à la vérité en beaucoup de choses." Mais, soit : admettons-les. Faut-il en conclure, comme il le fait lui-même, " que la religion catholique a été le plus effroyable bourreau de l'humanité ; qu'elle a plus détruit de vies humaines que les guerres les plus meurtrières ; que les mers ne suffiraient pas à contenir tout le sang qu'elle a versé, et que ces bûchers entassés atteindraient le faite du ciel ? " Car il dit tout cela, votre Bérard, au chapitre VIII de son livre. Qui prouve trop, ne prouve rien, excellent Monsieur, et si vous le prenez sur ce ton, nous pourrions bien trouver chez les protestants une chanterelle analogue. Attendez, attendez, moi aussi, j'aurai des faits.

Et ce disant, le religieux se leva de son pauvre fauteuil, si usé que de tous côtés s'échevelait la paille ; il prit une échelle et grimpa aussi lestement que le lui permettait la soixantaine, presque jusqu'au sommet. A travers les in-folio écornés et poudreux, il démêla un petit in-quarto.

— Ah ! ah ! grommelait-il tout seul, des faits, des faits, bonne dame, on va vous en servir à souhait. Tenez, ajouta-t-il en soufflant sur les tranches du livre. . . , par exemple ne le perdez pas ; il est rare, il est de l'époque, oui, bien de l'époque. . .

Et il frappait amicalement de petits coups sur la vieille couverture raccornie.

— Et il y a des gravures, fit Soeurange ravie.

— A l'appui du texte, et vous pouvez les regarder, celles-là. *Théâtre des cruautés des hérétiques de notre temps*. Hein ! du même au même, n'est-ce pas ? 2e édition augmentée et plus correcte. En Anvers, chez Adrien Hubert, 1607. Et il y avait eu une première édition en 1587. C'est complet, vous servirez par petites pincées de cette ellébore à votre bonne dame, un peu tous les jours, et je gage que les horreurs de Léger et celles d'Alexandre Bérard seront bien dépassées. Ouvrons au hasard : A Saint-Macaire, en Gascogne, voici déjà des prêtres éventrés dont ils enroulent petit à petit les entrailles autour de bâtons ; cela vaut bien les enfants rôtis. Plus loin, dans le comté de Flandre, d'autres prêtres qu'ils enterrent tout vifs jusqu'à la tête, " à la-

quelle ils jouent à la boule." A cette page, c'est un moine, dont ils fendent les entrailles, remplissant d'avoine la cavité sanglante pour faire une mangeoire à leurs chevaux. Allez, allez, après toutes ces belles horreurs je doute qu'on vous reparle de celles des catholiques. Regardez cette gravure en passant : ce huguenot qui s'est fait un collier d'oreilles coupées et qui le porte cyniquement autour du cou. J'en passe et des meilleurs, car eux aussi ont joint l'immoralité à la cruauté.

Aussi bien, ajouta le prêtre, tous ces faits ne prouvent pas plus contre eux que contre nous, les excès ne sont pas des raisons, ils ont eu souvent pour cause les moeurs judiciaires du temps qui étaient toutes à la violence, et aussi la grossièreté de la soldatesque ; mais quels qu'ils soient, nous devons les désavouer ; la vérité ne s'écrit pas avec du sang. Elle est avant tout dans la parole de Dieu.

— Mais ils me disent qu'ils ont aussi cette parole de Dieu, objecta Soeurange.

— J'ajoute : la vérité est dans la parole de Dieu garantie par l'Eglise. Telle est la faiblesse de l'esprit de l'homme, qu'il lui faut une garantie de la révélation divine ; l'Eglise est là pour nous la donner, et cette garantie ne vaut qu'autant que l'Eglise est divine. Les protestants en la rejetant se privent donc de l'appui qui étayerait leur religion. Mais, croyez-moi, n'entrons pas encore dans toutes ces argumentations ; je le répète, que le fait parle d'abord. Ah ! mais, par exemple, elle vous a dit une fausseté sur le cardinal de Tournon, votre bonne dame ; bien loin de patronner le massacre des vaudois protestants, il voulait l'empêcher. Attendez, attendez, je vais vous donner le texte.

Et il se mit à feuilleter fébrilement trois ou quatre gros livres.

— Ah ! voici précisément une récente brochure : *Un procès célèbre au seizième siècle*, de Me Prosper Sauvet, avocat à la cour d'Als.

— Page . . . , — et le religieux faisait rapidement glisser chaque feuillet sous son pouce largement mouillé, — page 34, j'y suis : " En 1544, sur les instances des trois états, le roi avait ordonné l'exécution des vaudois. Le président Maynier d'Opède, requis pour cette besogne, s'en excusa d'abord, temporisa

ensuite, et fit agir sur le roi par la reine de Navarre pour obtenir le retrait de cet ordre; à celle-ci s'adjoignit le cardinal de Tournon, "autant bon et vertueux que quel autre plus;" mais toutes ces sollicitations, se produisant au moment où le roi recevait à nouveau les plaintes des trois états contre les vaudois, n'eurent aucun résultat. Le roi refusa net."

Est-ce clair?

Et ce n'est pas une imagination; Me Sauvet a copié ce témoignage dans un manuscrit de la bibliothèque Méjanès, voyez: "Affaire Mérindol, No 796."

D'ailleurs, ce témoignage est confirmé par celui d'Aubéry, l'avocat de la partie adverse, qui dit avoir trouvé quelques lettres missives portant que le roi, "prié par M. le cardinal de Tournon de pardonner aux hérétiques de Provence, l'a refusé, ainsi a voulu et commandé que l'on procédât contre eux et que les arrêts soient exécutés."

Ah! ah! je voudrais la tenir en mes mains, votre doctoresse! Ils croient qu'ils ont tout dit parce qu'ils nous citent Michelet ou Bérard, ou parce qu'ils nous montrent une gravure obscène de Léger.

Eh bien, moi aussi, je vais leur citer Michelet. Il dit, en parlant des atrocités du Piémont que vous a lancées à la tête votre digne matrone: *Ce serait une chose trop commode aux tyrans, si l'histoire leur sauvait ces exécrables souvenirs.*

Prenez cela pour vous, Monsieur Michelet, et n'oubliez pas de consulter après l'ouvrage de Léger: le *Théâtre des cruautés des hérétiques de notre temps. 2e édition, augmentée et plus correcte. En Anvers, chez Adrien Hubert, 1607.*

Soeurange était comme étourdie de l'érudition et de l'agitation du bon Père: il allait, il venait, prenant à part ses adversaires invisibles, acculant à droite Mrs. Wilkie et serrant à gauche Léger, Bérard ou Michelet.

Tout d'un coup il s'arrêta:

— Hein! dit-il, voyez comme on écrit l'histoire. Au fait, la vraie ne s'écrit pas. Allons, courage, ma chère enfant, il y a quelque chose qui vaut mieux que notre science. Je serais bien étonné que votre patience et votre résignation ne fissent pas plus que tous les in-quarto. Je prierai pour vous et vous me tiendrez au courant.

Soeurange donna son adresse: "Anse, poste restante," et elle partit rassérénée.

Ce dernier mot du religieux l'avait en effet de nouveau ancrée dans sa résolution; elle comprenait qu'il y avait du bien à faire dans cette famille, et Dieu, dont les desseins sont souvent cachés sous la main du hasard, n'avait-il pas permis, après sa sortie du couvent, l'erreur du secrétaire au bureau de placement, la scène du livre, et, auparavant, la rencontre à l'église Saint-Barnard, et jusqu'à ce mot éclos spontanément sur ses lèvres: "Il n'y a qu'un soleil, Monsieur Wilkie," pour sauver et rapatrier ces âmes.

Elle ne pouvait s'empêcher d'en sourire toute seule.

— A petite cause, grands événements, se disait-elle à elle-même. C'est encore le nez de Cléopâtre, ajoutait-elle plaisamment, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.

XI

Soeurange descendait prestement du train à Anse, et ne faisait qu'un court crochet jusqu'à la poste pour voir si par hasard il y aurait une lettre à retirer. Elle se trouvait alerte, sentant dans sa main une arme qui couperait court aux attaques de Mrs. Wilkie, mais plus contente de l'assentiment secret du Père.

Il y a des heures où il semble que tout va nous sourire, et d'autres au contraire où tout s'enténébre autour de nous. Ces dernières étaient si fréquentes chez la pauvre religieuse, qu'elle était tout étonnée de se sentir moins oppressée que de coutume.

Dès son retour, elle résolut de prendre sa revanche. Le train l'avait déposée en gare d'Anse vers onze heures cinquante. Elle avait apporté son petit dîner dans sa poche, elle mangea sur la route, et un peu après une heure elle arrivait à la maison. On sortait de table.

— Ah! voilà Soeurange, fit joyeusement Georges; c'était si long de ne pas te voir toute une matinée. M. Martin n'a pas voulu rester une minute de plus, et je me suis bien ennuyé sans toi.

Comme il faisait très beau, on passa directement de la salle à manger dans le bosquet où le café était préparé sur la table. Mrs. Wilkie, froide, compassée, dit assez impertinemment à Soeurange :

— Mademoiselle Legrand, je ne vous offre pas de café, puisque vous m'avez dit que vous n'en preniez pas.

Soeurange s'inclina sans rien répondre.

Marguerite, qui voulait savoir si la poste avait fonctionné pour elle, tournait et retournait autour de l'institutrice. Profitant d'un moment où Mrs. Wilkie rabrouait le domestique qui avait laissé choir une cuiller dans une bordure de lierre, elle prit Soeurange à part et celle-ci lui remit la lettre attendue; en la lui remettant, elle lui glissa à l'oreille :

— J'ai des faits, ne partez pas d'un instant.

Quand la table fut desservie et que le domestique eut disparu au tournant de l'allée, très crânement elle s'avança à l'endroit du bosquet où Mr. et Mrs. Wilkie prenaient le frais sous l'ombrage.

— Madame, dit-elle, je n'ai pas oublié notre conversation de l'autre jour, vous m'aviez demandé des faits à opposer aux vôtres, j'en ai cherché : les voici.

Et elle ouvrit le livre sur la table.

— Qu'est-ce que ce vieux grimoire? s'écria Mrs. Wilkie.

— C'est de l'époque, reprit Soeurange: *les Cruautés des hérétiques contre les catholiques*. Nous n'avons pas le monopole de la boucherie, voyez plutôt.

Mrs. Wilkie avait saisi le livre, et sans prendre le temps d'ajuster son face-à-main, ce qu'elle ne manquait pourtant jamais de faire, même pour les plus menus détails, elle semblait dévorer les pages.

— Et moi je vous apporte le livre même de 1607, reprit Soeurange: la date, les gravures, tout est bien du temps, aucune traduction moderne.

— Ah! mais, Soeurange, interrompit Marguerite, vous êtes très forte, ma chère, très forte; et où avez-vous péché ce document? C'est qu'il est authentique, ah! mais oui; voyez donc, ma mère: des gibets, des potences, des échafauds, des têtes qu'on coupe, des dos qu'on racle, des yeux qu'on perce; ah! mais c'est très fort.

Mrs. Wilkie continuait à tourner les feuillets d'une main fébrile.

— N'allez pas si vite, je vous en prie, j'aime à m'instruire; savez-vous que ce n'est pas réjouissant.

Et Marguerite, saisissant le livre, se mit à lire à haute voix :

— “ Près de la ville de Hoorn, en Hollande, ils lièrent de malheureux catholiques tout nus sur le dos, et mirent sur leur ventre des bassins à rebours, et dessous des rats vifs, et dessus le bassin firent du feu, et par la véhémence de la flamme qui se ressentissait par dedans, les rats rongèrent de trous leurs ventres et s'enfuirent dans le corps des pauvres patients.” Mais c'est tout uniment horrible: et il y en a trente pages ornées de gravures... c'est complet.

Mrs. Wilkie était plutôt pâle et les lèvres serrées; Soeurange se taisait aussi. Mr. Wilkie prit le livre à son tour, regarda la date, la table des matières; et lui aussi, sans rien dire, remit le bouquin sur la table.

— Allons, conclut Marguerite, nous voilà quittes, cruautés pour cruautés, c'est kif-kif.

Il y eut un moment de silence embarrassant, on n'entendait que le brui des feuillets qui, rageusement tournés, claquaient comme un fouet sur la table ronde; puis, tout d'un coup, Mrs. Wilkie se dressa, raide comme un ressort qui se lâche, ferma bruyamment l'in-quarto et se retira. Quant à son mari, il se contenta d'ajouter :

— Après tout, c'est de bonne guerre.

Et Soeurange laissant le livre sur la table, s'en fut rejoindre le petit Georges qui, durant toute cette scène, s'était amusé à jeter du pain aux poissons rouges de l'étang. Marguerite, qui riait sans vergogne, ne put s'empêcher de dire :

— Ma foi, la place est nette! Soeurange a les honneurs de la journée.

Elle reprit le livre, et tout en se promenant, en parcourut machinalement les pages.

Mr. Wilkie restait seul; le menton appuyé sur ses deux mains posées au pommeau de sa canne, il songeait à cette rapide bataille qui venait de se livrer sous ses yeux. Au fond, il n'était pas fâché du succès de Soeurange; elle avait, du reste, triomphé

si modestement. En effet, loin de s'enorgueillir, elle était là avec Georges, semblant avoir tout oublié, jetant elle-même du pain aux poissons, battant des mains pour faire peur aux grenouilles ou ramassant des fleurs qu'elle effeuillait pour apprendre à Georges à tirer la bonne aventure en arrachant chaque pétale. Marguerite, elle, paraissait déguster le triomphe, ce qui chiffonnait un peu Mr. Wilkie. Elle lisait par moments, de sa voix claire et mordante, des passages entiers, regardant de loin l'attitude de son beau-père; comme elle aurait voulu que Mrs. Wilkie n'eût pas quitté aussi bravement la partie.

— Elle a la digestion difficile, disait-elle plaisamment, ça racle en passant; bravo, Soeurange, je retiens votre réplique.

Mr. Wilkie, toujours seul, avait pris le parti de s'assoupir; il le faisait du reste assez volontiers dans les moments dange-reux. Son âge excusait cette somnolence, et son caractère timoré y trouvait un refuge. Il était donc là, dodelinant de la tête, quand un domestique vint avertir Marguerite qu'un monsieur, resté dans une auto arrêtée à la porte, demandait à la voir. La jeune femme pressentit quelque visite intéressante; elle interrompit sa lecture, marqua la page hâtivement, jeta le livre sur la table et se rendit sur la route. Soeurange et Georges étaient allés dans la prairie, de l'autre côté de l'étang. Mr. Wilkie dormait toujours. Il se passa un temps assez long; le silence de cet après-dîner accablant n'était interrompu que par les éclats de rire de Georges et les bruits lointains de la route. A un moment, on put entendre la corne de l'automobile et son ronflement sur la route, puis tout retomba dans le calme lourd et engourdissant de cette journée d'été.

Ce fut alors que Mrs. Wilkie reparut en scène; elle arriva tout d'une pièce, avec des airs de déesse offensée, roulant les yeux à droite et à gauche, presque étonnée de ce silence, tant elle était habituée à l'entendre peu en elle et alentour. Le premier objet qui frappa ses regards fut le livre: elle eut comme un mouvement de sourde colère et voulut l'écartier; puis s'apercevant que nul ne la regardait, elle pensa qu'elle pouvait céder à sa curiosité, et machinalement elle ouvrit le vieux bouquin.

Ses lèvres de plus en plus serrées coupaient d'un trait si

mince et si dur son visage, qu'on sentait, à ce seul indice, la ténacité et l'autorité de son caractère. Elle ouvrit donc le livre à l'endroit même que Marguerite avait marqué par une enveloppe. Le passage parut peu intéressant et brusquement elle tourna la page. Dans ce mouvement, l'enveloppe se retourna, elle aussi, et les yeux de Mrs. Wilkie tombèrent sur l'adresse : "Mademoiselle Amélie Legrand, poste restante, Anse."

La phrase échappée au petit Georges lui revint alors en mémoire : "Tu ne resteras pas si longtemps à prendre tes lettres, c'est ennuyeux, dis, d'attendre." Elle prit l'enveloppe, et par l'ouverture entre-bâillée elle aperçut que la lettre y était encore.

Soeurange était bien loin dans la prairie, elle courait après les papillons, sur l'herbe récemment fauchée, et Georges faisait des cabrioles sur le sol rasé de frais. Mr. Wilkie dormait cette fois de si bon aloi, que sa tête penchait sur le pommeau de sa canne et qu'un léger ronflement lui échappait, calme, discret, à intervalles égaux. Un désir fou de regarder la lettre s'empara de Mrs. Wilkie. Un instant, l'honnêteté esquissa quelque résistance. Mais en temps de guerre, pensa Mrs. Wilkie, tout n'est-il pas permis?

Elle fit donc brusquement sortir la lettre de l'enveloppe. L'écriture était large, comme celle d'un homme.

— Tiens, tiens, ne put s'empêcher de remarquer Mrs. Wilkie.

Elle déplia et lut avec stupéfaction ces premières lignes :

"Ma chère aimée, pourquoi ne peux-tu venir plus souvent me voir, tu sais bien que rien ne saurait remplacer ta présence? Tes dernières visites à Lyon m'ont laissé une telle impression que toutes tes lettres et toutes les miennes ne sauraient adoucir mes regrets..."

Tout était dans ce ton; il y en avait quatre pages, et à la fin, cette tendresse semblait dévier dans des sentiments moins avouables. La signature était illisible.

A mesure que Mrs. Wilkie lisait, son visage se détendait; une joie maligne courait sur toute sa face, éclaircissait son teint, dépliant chaque ride que la colère y avait brutalement dessinée.

— Ah! ah! fit-elle après une seconde lecture, voilà donc le secret des voyages à Lyon de Mlle Legrand, et celui de ses courses à Anse. Qu'est-ce que je disais?

Elle dut sans doute prononcer ces mots avec tout l'éclat du triomphe, car ils arrachèrent Mr. Wilkie à sa somnolence. Mrs. Wilkie, en femme maîtresse d'elle-même, savait se contenir ; elle mit prestement la lettre dans sa poche, ferma le livre et affecta un calme imperturbable. Quand Mr. Wilkie ouvrit les yeux, elle était déjà occupée à tricoter un méchant bout de lainage qu'elle portait toujours enroulé autour d'un petoton au fond d'une des poches de son tablier.

— Ah ! vous étiez là, ma bonne amie, fit Mr. Wilkie.

— Oui, depuis un moment, mais je vous voyais dormir d'un si bon somme, que je me serais fait scrupule de vous déranger.

— Oui, la chaleur... , cette brume m'engourdit les après-midi...

— Laissez-vous faire, mon bon ami ; ce sont de petits accomp-tes qui rafraîchissent le sang et les idées.

Soeurange, revenant de la prairie, débouchait à cet instant sous le quinconce ; apercevant Mrs. Wilkie, elle voulut éviter le petit bois, et prit une allée détournée.

— Ah ! Mademoiselle Legrand, fit Mrs. Wilkie, il ne faudrait pas laisser votre livre traîner sur cette table.

Et avec un sourire qu'elle voulut rendre aimable, mais qui s'acheva dans une grimace :

— Allons, sans rancune, ma fille, et n'en parlons plus.

Si quelqu'un fut étonné de ce propos, ce fut Mr. Wilkie. Soeurange le fut également, et en s'en retournant au Lion d'Or, elle ne put s'empêcher de noter qu'il suffisait ici-bas d'aligner un fait pour souvent balancer une raison.

Marguerite, qui dans sa hâte intéressée avait si malheureusement laissé entre les pages cette lettre compromettante, n'était pas revenue sous le quinconce. Le visiteur l'avait obligeamment enlevée dans son auto ; elle ne rentra que la nuit tombée et ne s'aperçut pas, emportée par les souvenirs et les impressions de sa récente promenade, de la disparition fatale.

Le lendemain, Soeurange remportait le précieux in-quarto.

Mrs. Wilkie nota soigneusement cette absence et ce voyage à Lyon.

Tout s'enchaînait à merveille dans cette affaire ; c'était une série de petites causes qui, liées les unes aux autres, allaient produire la catastrophe.

Sûre désormais de son triomphe, qu'elle voulait éclatant et sans retour, Mrs. Wilkie affecta un calme, une aisance, une amabilité presque, qui trompèrent tout son monde.

— Ma foi, disait Marguerite à Soeurange, ma belle-mère a été bouclée; tant il est vrai qu'il suffit de parler haut pour éteindre sa colère. Oh! si mon pauvre beau-père avait su, une fois seulement, enfler la voix!...

Soeurange était bien obligée de convenir du changement de Mrs. Wilkie, et Mr. Wilkie s'en montrait, prudemment sans doute, mais sincèrement satisfait.

XII

Il était bien évident, en effet, que l'on marchait à la catastrophe et ce calme trompeur n'était, hélas! que le prélude d'un terrible orage.

Telle était la lourde charge d'électricité nocive qui pesait sur Mrs. Wilkie, qu'un mot, un geste pouvait crever le nuage.

Cependant Mr. Wilkie se doutait si peu de ce qui couvait sourdement à ses côtés, qu'il s'était rapproché visiblement de Soeurange, et, en plusieurs circonstances, avait même essayé de renouer la conversation des bords de la Saône. C'était le soir qu'il aimait, après le dîner, à causer avec l'institutrice. Pendant que Mrs. Wilkie donnait ses ordres pour le lendemain et que Marguerite montait dans sa chambre, le vieillard sortait avec Soeurange. Là, sous l'enveloppante lumière des soirs qui fléchissent et se fondent peu à peu dans la transparente obscurité des nuits d'été, il sentait son cœur s'ouvrir à un sentiment de très grande et très douce confiance. On allait quelquefois, à travers les allées de la prairie, jusque sur les bords de la rivière, et rien ne pourrait dépeindre le charme pénétrant de cette intimité de la nuit commençante. A l'horizon les montagnes s'enveloppaient d'une brume incertaine, leurs crêtes se fondaient dans le ciel, leurs bases se perdaient dans la plaine. Les troupeaux rentraient, au pas lourd et tumultueux; on en devinait le passage au nuage de poussière qui flottait au-dessus des

haies vives bordant les sentiers creux. Par instants s'élevait un chant monotone. C'étaient des filles et des gars attardés derrière le troupeau; puis un silence succédait, tout rempli de murmures confus, que perçaient seulement quelques cris lointains d'enfants, des clameurs de bouviers poussant leurs boeufs, un aboiement de chien, un hèle de marinier sur la rivière, ou cette plainte mélancolique et très lente qui sort des bas-fonds et des étangs comme un pleur dans la nuit, sous la lueur adoucie des étoiles.

L'air était si suave à respirer que, presque tous les soirs, Mr. Wilkie disait à Soeurange :

— Pourquoi Dieu fait-il les nuits si belles, puisque nos yeux, brutalement clos par le sommeil, ne voient pas ces merveilles?

— N'est-il pas de la grandeur de Dieu, répondait Soeurange, de déployer ses richesses, quand bien même nul ne les devrait voir que le regard des anges! Que de fleurs perdues dans les montagnes! Que de paysages enchanteurs que personne n'a vus et ne verra jamais!...

Mr. Wilkie se taisait un instant, puis reprenait aussitôt :

— Que Dieu doit être beau, puisque l'escabeau de ses pieds est tout semé d'étoiles! Ah! si nous le manquions au dernier jour!

— Dieu est aussi bon qu'il est beau, se contentait de répondre Soeurange.

— Alors pourquoi, s'il est bon, cette division entre ses enfants? répliquait Mr. Wilkie. Pourquoi, autour du Christ pacificateur, y a-t-il des castes que sépare le doute affreux?

Car, un soir, il alla jusqu'à pousser ce cri déchirant de son angoisse.

— Parlez-vous pour vous? demanda Soeurange.

— Mais cette question...

— Vous surprend-elle?

Mr. Wilkie se taisait.

— Pour moi, reprit Soeurange, je ne doute pas.

— Vous êtes donc bien heureuse, répondit le vieillard.

— Oh! oui! fit-elle, et qui sait si vous n'êtes pas bien près du même bonheur.

Jamais Soeurange n'avait dit un mot aussi avancé. Mr. Wil-

Wilkie allait y répondre, sa femme parut à ce moment au fond de la prairie. Elle rappela que la brise fraîchissait; il était imprudent de rester sur les bords de la rivière. Soeurange s'excusa et regagna son auberge. Elle était, ce soir-là, plus heureuse que de coutume, il lui semblait que la première âme promise à sa foi lui arrivait sans secousse; ce doute, qui déchirait le coeur de Mr. Wilkie, préparait le sillon où allait germer la vérité. A genoux auprès de son lit, elle avait des effusions de reconnaissance et, sur son petit journal, confident de ses pensées, elle écrivit: "Je crois que Dieu a touché cette âme, qu'il en soit à jamais béni."

Cependant Mrs. Wilkie et son mari s'en allaient silencieusement à travers la grande prairie qu'inondaient les traînantes lueurs de la lune. La femme avait pris un peu les devants; à un coude du sentier elle se retourna, et d'une voix brève:

—Eh bien, votre fidèle Soeurange vous a-t-elle encore ensorcelé?

Mr. Wilkie, qui retrouvait dans cette seule phrase toutes les premières colères de sa femme, s'arrêta étonné.

—Pourquoi ensorcelé? fit-il; je vous affirme que plus je l'étudie et plus je la fréquente, plus je reconnais la justesse et la pondération de son esprit.

—Oui, fit sa femme.

—Rien d'exagéré.

—Oui.

—Rien de dominateur.

—Oui.

—Une réserve de rapports...

—Oh!

—Comment oh?

—Allez, continuez le panégyrique.

—Et pourquoi ne ferai-je pas son éloge? disait Mr. Wilkie, la parole un peu tremblante.

—Je réserve ma conclusion.

—Quelle que soit la vôtre, la mienne est que Soeurange est un esprit supérieur, et que je suis très aise de savoir entre ses mains mon petit-fils.

—Vous n'y entendez rien, mon ami, reprit Mrs. Wilkie; d'une

chiquenaude je vais abattre votre château de cartes. Venez et voyez.

On était entré au salon; la lampe brûlait solitaire avec son grand abat-jour en dentelle, au milieu de la table. Mrs. Wilkie s'en approcha et jeta une lettre dans le cercle que faisait la lumière.

—Voici ma conclusion.

Mr. Wilkie prit la lettre et la lut.

—Et après, dit-il, qu'allez-vous tirer de cette correspondance malpropre et malhonnête, et qu'a-t-elle de commun avec Soeurange?

Mrs. Wilkie se contenta de retourner l'enveloppe, et son mari lut: "Mademoiselle Amélie Legrand, poste restante, Anse."

—Ca, dit-il stupéfait, à Soeurange?

—Dame! fit Mrs. Wilkie.

—Mais c'est impossible.

—C'est tellement possible que cela est, appuya-t-elle.

Mr. Wilkie regardait le timbre, confrontait les dates.

—Oh! tout s'enchaîne, la lettre vient de Lyon; vous comprenez maintenant les voyages de Mlle Legrand. Du reste, il est fait allusion à ces voyages. La lettre est adressée poste restante; tout a été concerté d'avance, voyez plutôt: "Je suis ravi que notre stratagème ne soit pas éventé." Vous vous étonniez des promenades si fréquentes du côté d'Anse: eh! mon bon ami, tout s'explique, tout a été conduit avec une hypocrisie révoltante, qu'est-ce que je vous disais? La voilà cette âme réservée, pure, supérieure...

—Mon Dieu, interrompit Mr. Wilkie, il est inutile de l'écraser davantage.

—Enfin, me croirez-vous maintenant? Avais-je tort ou raison de me plaindre de la prédominance que prenait sur votre esprit cette vilaine créature? La voilà donc la chasteté catholique! "Il n'y a qu'un soleil, Monsieur Wilkie"; assurément elle n'en a pas les rayons. Doutez-vous à présent où se trouve la vérité?

Mr. Wilkie, écrasé lui-même, s'était effondré dans un fauteuil et restait sans parole. A un moment, la voix presque étranglée, il demanda:

—Lui avez-vous dit quelque chose?

—Non, mon ami, ceci regarde le maître de la maison; c'est celui qui commande qui doit faire des observations de ce genre.

Mr. Wilkie leva des yeux étonnés sur sa femme: c'était la première fois qu'elle parlait de lui d'une semblable façon; cela lui parut si étrange qu'il ne pût s'empêcher d'avoir un pâle sourire. Il comprenait trop bien ce raffinement de rancune et de jalousie. S'il y avait quelque chose à dire à Soeurange, c'était lui, qu'elle avait jusque-là pénétré de sa douce influence, lui qui la considérait comme une créature à part, noble, réservée, c'était lui qui devait démasquer cette pieuse hypocrisie! En vérité, Mrs. Wilkie était une maîtresse femme, et sa soumission apparente ne paraissait qu'une dernière tyrannie de son esprit autoritaire.

Il tendit la main plutôt comme une victime que comme un maître:

—Donnez, fit-il.

Et il prit la lettre. Le couple se retira.

Mr. Wilkie ne dormit pas de toute la nuit; le coup dont sa femme l'avait frappé avait un retentissement qu'elle n'aurait pu supposer. Tout avait été brutalement touché en lui. Ce doute dès longtemps entretenu et qui préparait l'éclosion de la vérité, il était violemment arraché. Prêt à saisir l'épave suprême dans le naufrage de son esprit, il se voyait rejeté en pleine mer. Cette vérité catholique, que Soeurange avait si purement incarnée en elle, sombrait dans une débauche mal déguisée où se traînait la vertu de cette pauvre enfant. Et sous cet afflux de pensées, Mr. Wilkie étouffait de sourds gémissements.

Ainsi donc, on ne pouvait croire à rien, et c'était alors un doute nouveau et plus poignant qui envahissait son âme blessée et défaillante. Puis, par un jeu bien naturel de ses souvenirs, il se rappelait ses conversations avec Soeurange. Sa théorie sur l'amour de Dieu...; ne parlait-elle donc que de la vivacité du sien quand elle lui disait cette phrase: "L'amour fait bon marché de tout pour se montrer"? Comme cela pouvait s'appliquer à ce que laissait entrevoir cette lettre fatale! Comme tout était mis en litière par cette jeune fille: passé, serments, honneur! "Quand il veut arriver à ses fins, il arrive," avait encore dit Soeurange avec une instance qui avait frappé au moment même Mr. Wilkie.

Tant de noirceur et de perfidie dans une apparence si blanche et si simple! Par moments, il se prenait à douter; mais tout concordait si bien, trop, hélas! qu'il était obligé de revenir à l'implacable conclusion.

Ces réflexions et bien d'autres encore le conduisirent jusqu'au petit jour. Sa femme affecta le lendemain matin de ne rien lui dire sur ce brûlant sujet, et l'on gagna ainsi le milieu de la journée.

La première fois que parut Soeurange, Mr. Wilkie ne put réprimer un mouvement de recul; elle tenait Georges par la main et partait pour la prairie. Il y avait tant de pudeur dans sa simple silhouette, tant de lumière, et une vertu si contenue paraissait émaner de tout cet être, que Mr. Wilkie ne pouvait croire encore à une telle duplicité. A un moment où Soeurange revenait vers l'étang, il s'approcha d'elle :

—Mademoiselle Legrand, dit-il d'une voix qu'il voulait raffermir, mais qui tremblait malgré lui, est-ce que vous devez aller à Lyon ces jours-ci?

—Je ne crois pas, Monsieur, fit Soeurange; auriez-vous quelque commission à me confier? ajouta-t-elle en se baissant vers Georges qui, accourant au galop, se jetait impétueusement dans ses bras.

—Non, non, reprit Mr. Wilkie.

Le petit Georges s'amusait à tourner tout autour de l'institutrice.

—Tu ne m'attraperas pas, lui criait-il.

Et Soeurange faisait par instants des volte-face pour le saisir.

—Manqué! criait Georges, et il recommençait son jeu.

—Avez-vous des parents à Lyon? demanda Mr. Wilkie.

—Non.

—Alors des connaissances?

—Oh! fit Soeurange, je suis en relation avec un religieux expulsé.

—Un religieux, dit Mr. Wilkie épouvanté.

—Ne vous effrayez pas, reprit Soeurange en riant, il n'y a pas de risques qu'il vienne troubler votre maison.

—Un religieux, répétait Mr. Wilkie, et vous êtes en correspondance avec lui?

—Oui... j'ai reçu quelques lettres poste restante.

—A Anse? interrogea d'une voix presque mourante le vieillard.

—Oui, dit simplement Soeurange. Attendez, attendez, petit polisson, fit-elle tout à coup en courant après Georges qui avec une grande brindille d'herbe s'amusaît à lui chatouiller les joues. Voyez, Monsieur, reprit Soeurange, en ramenant Georges à son grand-père, voici un petit prisonnier: qu'allons-nous lui donner pour sa peine?

—Rien, rien, répondit presque brutalement Mr. Wilkie.

Et il s'éloigna, laissant Soeurange et Georges un peu étonnés de cette dureté inattendue.

XIII

Lorsque Mr. Wilkie, encore tout ému, rapporta cette conversation à sa femme, celle-ci eut une explosion:

—De mieux en mieux, John, rien n'y a manqué; en vérité, les romans sont dépassés!... Je n'insiste pas, et je suppose que vous êtes à jamais édifié sur le compte des papistes. Ah! tenez, mon ami, il ne sert à rien de violenter la nature: la sève a des impétuosités. En vérité, j'aimerais bien mieux que votre Soeurange eût épousé M. Martin en personne, ce serait logique; et elle ne viendrait pas jeter le déshonneur sur notre maison.

Mr. Wilkie n'avait pas besoin de cette virulente éloquence pour être persuadé. Il semblait tout à fait et définitivement retourné. Cette dernière attitude de Soeurange, son cynisme, cet aveu simple et comme indifférent de ses correspondances avec le religieux, rien ne pouvait après ce coup subsister dans l'estime de Mr. Wilkie pour une semblable créature.

Il était décidé, disait-il à sa femme en arpentant la chambre, parfaitement décidé; il ne voulait pas que cette fille restât sous son toit; avant qu'il soit huit jours, il fallait qu'elle eût déguerpi: enfin la porte allait s'ouvrir, lui-même saurait bien lui dire qu'elle avait déshonoré un foyer jusque-là sans tache, car il finissait par répéter les expressions de sa femme, sans s'en

douter, par habitude. Bref, comme tous les êtres faibles, il se grisait dans les manifestations de sa colère à vide. Aurait-il seulement le courage de pendre le premier grelot, c'est ce que se demandait sa femme.

—Mon cher ami, disait-elle en personne avisée et qui connaît son monde, il ne faudra rien brusquer; nous avons le droit pour nous, restons dignes dans la répression. De plus, nous devons tenir compte de Marguerite; c'est elle qui, en somme, a retenu Mlle Legrand; en définitive, elle est à son service.

—Qu'à cela ne tienne, répliquait Mr. Wilkie toujours enflammé, je préviendrai Marguerite.

—Faites-le avec modération.

—Laissez-moi faire. C'est celui qui commande qui paye. Je commande ici, disait Mr. Wilkie en frappant du pied.

Jamais Mrs. Wilkie n'avait vu son mari aussi homme: elle le voyait sans jalousie, sachant bien que la paille qui s'enflamme ne fait pas feu qui dure. Et de fait, deux ou trois jours se passèrent sans que rien eût été conclu. Les choses continuaient leur train habituel; Soeurange, de plus en plus épiée, avait été une fois encore à Anse; et les Wilkie se renfermaient dans leur réserve.

Marguerite, qui avait remarqué un changement dans l'attitude de son beau-père, disait:

—Ma belle-mère déteint; gare à nous, Soeurange.

Du reste, Mr. Wilkie était souffrant; il sortait moins, ou, s'il sortait, ne cherchait pas comme autrefois à se joindre à quelqu'un dans ses promenades.

Un jour, il se décida pourtant à aborder Marguerite. La chose lui était d'autant plus difficile que rarement il avait eu des tête-à-tête avec sa bru. Sa légèreté l'annihilait presque autant que le caractère autoritaire de sa femme.

Le langage si cru, si gamin parfois de Marguerite, ses attitudes sans gêne, son laisser-aller sur toute la ligne, choquaient ses instincts prudes qu'avaient encore raidis les sentiments religieux. Il était plus à l'aise avec Soeurange; mais, depuis la fatale découverte, voyant qu'on ne pouvait compter sur rien, il se demandait si, dans sa libre allure, Marguerite n'était pas plus dans la vérité que cette petite masquée qui fleurait l'ange et cachait le démon.

Un après-midi donc que Marguerite, contre son ordinaire, ne roulait pas dans son automobile, il la rejoignit dans la prairie, où elle avait été cueillir, sur le bord des haies, les rares fleurs échappées aux faucheurs ou à la dent des troupeaux.

—Ma fille, lui dit-il à brûle-pourpoint, que pensez-vous de Mlle Legrand?

—Et que voulez-vous que j'en pense? répondit Marguerite sans interrompre son bouquet, ce qui la faisait aller et venir, en laissant son beau-père esquisser à sa suite un pas tantôt en avant, tantôt en arrière.

—Vous êtes contente de son service?

—Soeurange ne m'a jamais donné sujet à l'ombre d'un reproche; Georges en raffole; et mon Dieu, il me semble, mon père, que vous-même vous avez pu paraître avoir pour elle un certain faible qui n'avait pas échappé à l'oeil exercé de ma mère.

—Oui, je le confesse, Mlle Legrand m'avait fait une bonne impression.

—Eh! mon père, pourquoi employez-vous l'imparfait?... au présent, au présent, ajouta-t-elle avec un petit rire significatif.

—Il n'y a plus de présent possible, fit gravement Mr. Wilkie. Marguerite s'arrêta tout étonnée et regarda son beau-père.

—Oui, reprit Mr. Wilkie, après ce que je viens d'apprendre.

—Ah! mon Dieu, s'écria Marguerite qui feignit une commisération au fond de laquelle on voyait poindre une franche ironie, qu'est-ce donc que vous avez pu apprendre sur cette pauvre Soeurange?

—Des indignités.

—Oh!

—Des turpitudes.

—Ah!

—Je sais ce que je dis.

—Je n'en doute pas.

—Et vous-même, quand vous connaîtrez tout, vous serez de mon avis.

—Assurément. Voyons, c'est quelque histoire avec M. Martin peut-être, un conflit sur les participes, un nouveau nez de Cléopâtre qu'elle aura mal expliqué à son élève.

—Ne riez pas, ma fille, mais lisez.

Et il tendit à Marguerite la lettre trouvée dans l'in-quarto.

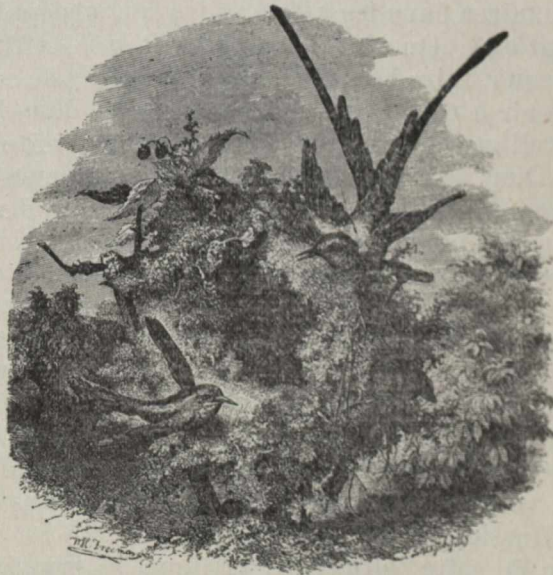
Si Mr. Wilkie eût été juge d'instruction, ou simple commissaire de quartier, il eût, du coup, compris l'inanité de ses soupçons. A peine, en effet, Marguerite eut-elle aperçu la lettre, que son bouquet lui échappa des mains; son sang ne fit qu'un tour dans tout son corps; en un instant, elle devint rouge et pâle, et ses yeux étaient si voilés qu'elle avait peine à lire cette prose, si connue pourtant.

—Mais, balbutia-t-elle, cette lettre?...

—Adressée à Soeurange, voyez l'enveloppe.

Félix Heaura.

(A suivre).



A Travers les Faits et les Œuvres

En Russie. — Réforme ou révolution ? — Situation critique. — Nouvelle constitution. — Le comte Witte. — En Angleterre. — A quand les élections ? — Le parti libéral et la politique étrangère. — Un discours de M. Balfour. — M. Chamberlain. — En France. — L'amnistie. — Paul Drouot. — Le ministère Rouvier. — M. Loubet et la fin de sa présidence. — Une lettre du Saint-Père. — Les outrages de la "Lanterne". — Le clergé français. — Vingt-huit millions de catholiques...? — M. de Heredia. — Un monument. — Botrel et Coppée. — Un roi en Norvège. — Au Canada.

L'attention du monde est en ce moment concentrée sur la Russie. Que va devenir ce grand pays ? Va-t-il s'abîmer, se disloquer, s'effondrer dans les affres et les convulsions sanglantes d'une révolution ? Ou va-t-il traverser la crise effroyable qui le secoue jusqu'à faire craquer toutes les pièces de son organisme, et parvenir à retrouver la paix et l'ordre dans la pratique loyale et intelligente de nouvelles institutions politiques ? C'est le secret de Dieu. Mais, en présence des événements qui se précipitent depuis quelques semaines dans l'empire des tsars, les observateurs les plus clairvoyants sont justifiables de croire qu'ils assistent aux préludes d'une révolution. De toutes parts l'autorité de l'empereur et la paix publique sont menacées. Soulèvement national en Finlande, puissant mouvement autonomiste en Pologne, révolte à main armée vers le Caucase, massacres dans le Midi, grèves, émeutes, mutineries à St-Petersbourg, à Moscou, à Cronstadt, appels incendiaires, démonstrations séditieuses, publications violentes, menaces des groupes socialistes : voilà le malheureux spectacle que nous offre en ce moment la Russie.

Au milieu de cette situation critique, le symptôme le plus alarmant à nos yeux, c'est l'isolement du pouvoir. Un vide sinistre et formidable semble s'être fait autour de lui. Guidé par

les conseils du comte Witte, le jeune empereur est entré courageusement dans la voie des réformes constitutionnelles. Le 30 octobre il a promulgué un ukase qui n'est rien moins que l'esquisse d'un gouvernement parlementaire. Dans un premier paragraphe Nicolas II exprime la douleur que lui font éprouver les troubles actuels :

“ Déclarons à tous nos fidèles sujets que les troubles et les agitations de notre capitale et de nombreux autres lieux de notre empire remplissent notre coeur d'une grande et pénible douleur. La fidélité du souverain de la Russie est indissolublement liée à celle du peuple et la douleur du peuple est la douleur du souverain. Des agitations actuelles peuvent surgir une profonde désorganisation nationale et des menaces pour l'intégrité et l'unité de notre empire.”

L'empereur poursuit ensuite en disant qu'il a pris les mesures nécessaires pour supprimer le désordre, les excès, les violences, et que, de plus, il a reconnu indispensable, pour obtenir “ la pacification de la vie publique, d'unifier l'action du gouvernement supérieur.” Celui-ci devra s'interdire toute immixtion dans les élections de la Douma ; s'efforcer de maintenir le prestige de cette assemblée et la confiance en ses travaux ; ne pas réagir contre ses décisions, tant qu'elles ne s'écarteront pas de la grandeur historique de la Russie ; agir avec droiture et sincérité dans la confirmation de la liberté civile ; écarter les lois exclusives ; s'attacher à la concordance des actions de tous les organes du pouvoir ; s'abstenir des mesures répressives contre les actes qui ne menacent pas manifestement la société ou l'Etat.

Voici la partie de l'ukase qui contient les véritables clauses constitutionnelles :

“ 1° Octroyer à la population les fondements inébranlables de la liberté civile basée sur la réelle inviolabilité des personnes, la liberté de conscience, de la parole, de réunion et d'association.

“ 2° Sont suspendues les élections antérieurement ordonnées à la Douma d'Etat. Appeler à participer à la Douma, dans la mesure du possible, autant que le permet la brièveté du temps à courir jusqu'à la convocation de la Douma, les classes de la

population maintenant complètement privées de droits électoraux, laissant le développement ultérieur du principe du droit électoral à l'ordre des choses nouvellement établi.

“3° Etablir comme règle inébranlable qu'aucune loi ne puisse prendre vigueur sans l'approbation de la Douma d'Etat et qu'il soit garanti aux élus du peuple la possibilité d'une participation réelle à la surveillance de la légalité des actes des autorités nommées par nous.”

Il n'y a aucun doute que c'est l'influence du comte Witte qui a déterminé le tsar à octroyer à son peuple cette constitution nouvelle. Le plénipotentiaire de Portsmouth a été appelé à remplir les fonctions de premier-ministre, (office qui n'existait pas jusqu'ici), et à former un cabinet homogène dont il choisit les membres. Dans le rapport du comte Witte, qui a été publié en même temps que l'ukase impérial, on lit les paragraphes suivants, qui indiquent suivant quels principes entend gouverner cet homme d'Etat :

“La Russie aspire à obtenir des droits prenant leur base sur la liberté civile, et le problème principal du gouvernement consiste à réaliser, avant leur sanction par la Douma, tous les éléments de la liberté civile au moyen de l'élaboration législative normale et légale.

“Les questions dont il s'agit touchent à l'égalité devant les lois de tous les Russes, sans distinction de religions ni de nationalités, dans l'établissement des formes législatives destinées à garantir les bienfaits de la liberté civile.

“La politique économique doit tendre au bien de la masse populaire, sous la réserve de sauvegarder les droits civils et les biens comme dans tous les pays civilisés. La réalisation de tels projets ne saurait être immédiate, car aucun gouvernement ne pourrait soudainement préparer cent quarante-cinq millions d'hommes et une vaste administration à l'acceptation de la liberté.

“Il est, par conséquent, nécessaire de posséder un gouvernement homogène, réalisant l'unité dans son but et ayant souci de mettre en vigueur, d'une façon pratique, les principes stimulants de la liberté civile pour témoigner de la sincérité et de la droiture de ses intentions.”

On aurait pu croire que cette orientation nouvelle de la politique impériale, que cette constitution parlementaire promulguée par le tsar, que ces déclarations de l'homme politique important qui a pris la direction des affaires, allaient rallier les éléments libéraux qui veulent des réformes mais non pas une révolution. Il n'en a rien été. Les groupes réformistes sont jusqu'à présent restés à l'écart, et ont refusé de répondre aux appels de M. Witte. Et pendant ce temps les groupes révolutionnaires ont continué leur propagande effrénée et leur agitation factieuse. Les meneurs socialistes ont fait décréter la grève générale. Les émeutes se multiplient; la Pologne menace de se soulever; la Finlande arrache au tsar le retour à son ancienne constitution; les massacres continuent à Odessa, en Georgie et ailleurs. Le trône des tsars est-il donc sur le point de s'écrouler?

Les dernières nouvelles de Russie, au moment où nous écrivons, sont cependant meilleures. La grève décrétée et commencée s'est terminée par un avortement. Les réformistes modérés commencent à s'apercevoir que l'ordre social tout entier est menacé, et qu'il importe de ne pas laisser l'anarchie s'établir sur les ruines de l'autocratie.

Espérons que l'empire russe va pouvoir traverser sans périr la redoutable transition entre l'absolutisme et le régime du gouvernement constitutionnel.

* * *

Il semble probable qu'il n'y aura pas de dissolution du parlement en Angleterre avant l'année 1906. Il y a quelques semaines, M. Gerald Balfour, secrétaire d'Etat pour l'Irlande, l'a déclaré formellement. On attribue cette détermination en partie au désir du roi Edouard VII de conserver son cabinet, spécialement lord Lansdowne, ministre des affaires étrangères, tant que l'horizon diplomatique ne sera pas complètement éclairci.

Les libéraux anglais ne demandent qu'à aller au peuple. Ils

espèrent que l'électorat leur donnera la majorité, et ne négligent rien pour capter l'opinion. Sir Edouard Grey, l'un des chefs de l'opposition, a prononcé dernièrement un discours où il s'est efforcé de faire comprendre qu'un changement d'administration ne compromettra en rien la situation extérieure de l'Angleterre :

“ On fait circuler activement, dit-il, dans certains milieux, le bruit qu'un changement de gouvernement amènerait un changement dans la politique étrangère de la Grande-Bretagne. Il n'y a rien de fondé dans cette affirmation.

“ Il y a trois points cardinaux dans la politique étrangère anglaise. Ce sont : 1° l'amitié avec les Etats-Unis ; 2° l'alliance avec le Japon ; 3° l'accord avec la France. Il n'y a aucun de ces points que le parti libéral désire voir changer.

“ Il est cependant à souhaiter que la situation de la Russie se rétablisse dans les conseils de l'Europe. Je ne peux pas mentionner la Russie sans parler aussi de l'Allemagne. La condition de toute amélioration dans les relations publiques entre l'Allemagne et l'Angleterre, c'est que les relations de l'Allemagne et de la France soient bonnes et équitables.”

Ces déclarations empruntent une grande importance à la situation de l'orateur, qui sera vraisemblablement le ministre des affaires étrangères du gouvernement libéral si les prochaines élections enlèvent la majorité aux conservateurs.

On recommence à dire dans les cercles politiques que, si le parti libéral reprend le pouvoir aux prochaines élections, ce sera lord Rosebery qui arrivera comme premier-ministre. Sir Henry Campbell-Bannerman serait créé pair d'Angleterre, et alors M. Asquith deviendrait le leader de la Chambre des Communes.

Dans le parti conservateur tout n'est pas rose, tant s'en faut. La division et le manque de discipline disloquent l'armée ministérielle. M. Balfour vient de s'en plaindre amèrement dans un discours à Newcastle-on-Tyne. Il a déclaré qu'il redoutait ses propres amis plus que ses adversaires. Il s'est écrié :

“ Je suis ici pour dire ce que je pense et c'est mon intention de le dire. Il est inutile d'avoir un chef, à moins d'être décidé à le suivre. Je parle ici en qualité de chef, pour le moment du

A TRAVERS LES FAITS ET LES OEUVRES

moins, et mon avis est d'oublier toutes dissidences en dehors de la question politique pratique du moment. Si vous rejetez mon avis, il s'ensuivra un désastre pour notre cause."

Il faut que le mal intérieur soit bien grand, pour qu'un premier-ministre tienne à ses partisans un pareil langage. (1)

Il semble que le mouvement en faveur de la réforme fiscale inauguré par M. Chamberlain a subi un temps d'arrêt. La question continue pourtant à préoccuper l'opinion, et M. Chamberlain ne désespère pas de voir le triomphe de ses principes en cette matière. Invité récemment à venir visiter le Canada, où on lui promettait un accueil des plus sympathiques, il aurait répondu ce qui suit :

"Je connais la bienveillance et l'hospitalité canadiennes et je serais heureux d'aller, visiter le Canada, mais je crois que les Canadiens se rendent compte que notre premier devoir est de convaincre l'électorat anglais que la Grande-Bretagne et l'Empire tout entier ont besoin d'une réforme fiscale. Je n'ai jamais cru à la conversion immédiate du peuple anglais et je suis satisfait des progrès que nous avons faits, mais il y a encore une campagne d'éducation à faire ici et bien que je sois fort touché de la bienveillance des Canadiens je dois demeurer à mon poste."

De son côté, le fils de l'ancien secrétaire colonial, M. Austen Chamberlain, chancelier de l'Échiquier, aurait fait dernièrement la déclaration suivante :

"Je crois, que lorsque les ministres coloniaux et les ministres anglais pourront avoir ensemble une conférence intime, ils reconnaîtront qu'il est possible d'établir un système préférentiel, avantageux, à la fois pour la Grande-Bretagne et pour ses colonies sans imposer aucune taxe sur les produits alimentaires. Je n'hésiterais pas, pour ma part, à imposer une légère taxe sur le grain étranger, si la chose était nécessaire pour conclure un bon marché avec les colonies mais je ne crois pas qu'elle soit nécessaire."

(1)—Depuis que ces lignes ont été écrites, il semble que les événements vont se précipiter. M. Balfour, disent les dépêches va lonner incessamment sa démission.

La rentrée des Chambres françaises qui a eu lieu le 30 octobre a été suivie presque immédiatement du vote d'une loi d'amnistie pour tous les délits politiques. L'adoption de cette loi a ouvert les portes de la France à Paul Déroulède qui en était banni depuis cinq ans. A son arrivée à Paris, l'ancien chef de la Ligue des Patriotes, le barde des *Chants du soldat*, a été reçu en triomphe par une foule immense qu'on a évaluée à deux cent mille personnes. Cette réception l'a profondément touché. Dans une entrevue avec un reporter, il s'est exprimé comme suit :

“ Je suis encore ému de la grandiose réception que Paris m'a faite. Je ne la méritais certainement pas; j'en ai été d'autant plus touché. Je m'efface et j'estime que cette manifestation a une très haute portée, une très grande manifestation; c'est une manifestation de défense nationale. Les cris de trois cent mille personnes qui se trouvaient sur mon passage voulaient dire: “ Tu aimes la France, nous l'aimons autant que toi! ” A l'heure actuelle, ce fait est non seulement réconfortant, mais encore il nous prouve que, malgré certaines théories, le patriotisme français est toujours aussi vibrant. Ah! que cette constatation m'a rempli de joie! Alors que cette foule admirable criait en agitant leurs petits drapeaux tricolores, je me rappelai soudain la phrase, bien vieille pourtant, de M. Falateuf: “ Déroulède a la folie de la France! ” Eh! bien, oui, j'ai la folie de la France et les trois cent mille personnes qui m'ont fait escorte avaient la même folie.”

Il est certain que cette démonstration en l'honneur de Déroulède, le patriote des patriotes, est une terrible rebuffade aux hervéistes, blasphémateurs de la patrie.

* * *

Le ministère Rouvier a subi un échec partiel. Après un orageux débat, son ministre de la guerre, M. Berteaux, a donné sa démission. Le premier-ministre par ses appels à la Chambre a réuni autour du ministère chancelant une majorité disparate. Et il s'est efforcé de réorganiser son ministère. Il y a réussi en

mettant à la guerre M. Etienne. Mais son prestige a été atteint et l'on se demande s'il pourra résister longtemps.

* * *

M. Loubet a terminé la série de ses voyages comme chef d'Etat par une visite en Espagne et au Portugal. Il a été reçu avec tous les honneurs dûs au représentant d'une grande nation. Et maintenant sa présidence touche à son terme. Dans deux mois, il rentrera dans la vie privée. Car il a annoncé sa résolution de ne pas briguer un second terme. Qui lui succédera? Sera-ce M. Fallières, le président du Sénat? Sera-ce M. Combes, qui a des aspirations? Sera-ce M. Léon Bourgeois, qui semble avoir des vellétés de candidature? Les pronostics sont actuellement très difficiles.

* * *

La lettre que le Souverain-Pontife a adressée au cardinal Richard, au sujet, des épreuves dont l'Eglise de France est menacée, a fait naturellement sensation. Voici le texte du premier paragraphe de ce grave document :

“Les graves événements, qui se déroulent en France et qui menacent les intérêts suprêmes de la religion, sont l'objet de Nos préoccupations constantes à l'heure actuelle. Malgré tous Nos efforts pour éloigner de l'Eglise de France les malheurs qui paraissent aujourd'hui inévitables, on persiste à travailler avec acharnement à la destruction des saintes et glorieuses traditions de votre noble et bien-aimé pays. Nous manifesterons en temps et lieu toute Notre pensée et Nous donnerons au clergé et aux fidèles de France les instructions exigées par une situation douloureuse qui n'est pas Notre oeuvre et (comme le reconnaissent tous les esprits honnêtes et éclairés) dont Nous ne sommes en aucune façon responsable.”

Comme on le voit le Saint-Père annonce aux catholiques de France qu'ils ne seront pas abandonnés aux hasards d'une action incertaine et non coordonnée. Au contraire, ils recevront du chef suprême, en temps opportun, une direction et des instructions. En attendant le Saint-Père recommande aux catholiques français la prière. " Nous voudrions, dit-il, que dans tous les diocèses de France des prières publiques fussent prescrites pour implorer les bienfaits de la miséricorde divine sur votre patrie, et une protection toute spéciale pour l'Eglise en présence des épreuves qui la menacent à l'heure présente. Nous le savons cependant, Dieu écoute surtout la prière des âmes purifiées par le repentir, car il est écrit: *Non est speciosa laus in ore peccatoris* (Eccl., XV, 9) ; aussi serait-il désirable, en ces jours, que tous les fidèles s'approchent plus souvent des sacrements et que leurs prières soient rendues plus efficaces par des pratiques de pénitence."

Les catholiques français ont accueilli avec bonheur la parole du Pape. Ils y ont vu avec raison une garantie d'union, d'action commune en présence de la loi de séparation ; et c'est là un inappréciable bienfait dont nos frères de France jouissent trop rarement hélas ! en ce temps de fractionnement et de divisions. M. François Vuillot écrit dans l'*Univers* :

" Il faut se préparer sans hésitation ni sans crainte à la bataille. Attendons, pour nous y lancer, que le Pape ait tracé le plan de combat. Mais tenons-nous prêts à partir au premier signal. Qu'il s'agisse de chercher loyalement, dans les cadres mêmes de la loi, les moyens d'en émousser les pointes et d'en préparer la révision future ; ou bien qu'il s'agisse de lutter ouvertement, sur le terrain du droit, contre la loi elle-même, ce sera toujours un combat opiniâtre ; et, toujours, nos ennemis essaieront de nous forger des liens nouveaux, jusqu'à l'heure où nous les aurons réduits à l'impuissance. En nous traitant de provocateurs et en nous menaçant de représailles à la première observation, ils ont montré, non sans perfidie, mais avec clarté, qu'ils voulaient livrer à l'Eglise une guerre sans merci. L'Eglise en a vu bien d'autres ! "

Dans le camp sectaire et jacobin, la belle et émouvante lettre du Saint-Père a été saluée par un redoublement d'outrages. La

Lanterne, comme de droit, s'est distinguée entre toutes. Nous en demandons pardon aux lecteurs de la *Revue Canadienne*, mais il est bon de reproduire de temps à autre, à titre documentaire, ces éruptions furibondes, où se dépeint toute une mentalité détestable :

“ De la ridicule épître adressée par Sarto au cardinal Richard, dit la feuille radicale-socialiste, le *Gaulois* conclut ceci : le Pape a le plus vif souci des intérêts de la France et c'est parce qu'il ressent pour notre pays la plus vive sympathie, qu'il est affligé par la victoire maintenant certaine des séparatistes.

“ Nous pensions, nous, que Sarto déplorait surtout la séparation comme une mesure qui, supprimant les traitements des ecclésiastiques français, atteindra par contrecoup la bourse pontificale, en rendant à jamais improductif le fameux denier de Saint-Pierre. Mais il paraît que c'est par patriotisme que le Vénitien Sarto, chef suprême de l'internationale noire, craint la réalisation prochaine de la séparation. *Nous déclarons ne pas bien comprendre.*”

La dernière phrase est typique ! Hélas ! il y a bien des choses que la *Lanterne* et ses semblables ne peuvent comprendre. Ils ont perdu l'intelligence de leur histoire nationale. Ils n'entendent rien à la tradition glorieuse qui avait placé la France à la tête des nations chrétiennes. Et voilà pourquoi ils ne savent que ricaner stupidement et proférer de basses injures, quand ils entendent un Pape déplorer l'aberration des sectaires qui détruisent l'oeuvre des siècles.

Pour les hommes de la *Lanterne* la loi de la séparation n'est qu'une étape ; ils se proposent bien continuer la bataille. “Où, s'écrie la feuille jacobine et maçonnique, nous irons jusqu'au bout, et la lutte ne cessera que quand l'Eglise, vaincue, sera reléguée parmi les choses les plus odieuses d'un mauvais passé.”

Les catholiques de France sont donc bien avertis, depuis longtemps d'ailleurs, ils savent à quoi s'en tenir. Une ère de luttes et de sacrifices va s'ouvrir pour eux. Dans les différents diocèses les évêques ont commencé à faire faire par leurs prêtres une sorte de recensement des forces catholiques. Et ceci a déjà déterminé des manifestations bien consolantes. Dans le diocèse d'Autun, en réponse à une circulaire du cardinal Perand, ses prêtres ont signé unanimement cette belle adresse :

“ Eminence,

“ En face des éventualités redoutables qui nous menacent, les prêtres des cinquante cantons de votre diocèse, encouragés par vos paroles et par vos exemples, tiennent à vous affirmer que vous pouvez compter sur eux.

“ Ils sont prêts à se soumettre comme un seul homme aux ordres que vous jugerez à propos de leur donner ou que vous aurez à leur transmettre de la part du Souverain Pontife.

“ Uniquement préoccupés de l'honneur de l'Eglise et de la religion, ils ne s'inquiètent pas de la détresse à laquelle ils seront peut-être réduits.

“ On ne meurt pas de faim dans notre pays, et à tout prendre mieux vaudrait mourir de faim que de laisser réduire l'Eglise de France en servitude.”

Voilà un noble langage. Nous sommes sûrs que l'attitude du clergé français sera partout analogue à celle du clergé d'Autun. Mais les catholiques laïques seront-ils à la hauteur de ce dévouement? On prétend qu'ils sont l'immense majorité en France; s'il en était ainsi, et qu'ils voulussent agir avec ensemble, ils ne tarderaient pas à vaincre. Mais n'y a-t-il pas là une erreur de fait? Les catholiques, les vrais catholiques, sont-ils si nombreux en France? Je lisais ces jours-ci une communication adressée à la *Vérité française*, où l'on traitait précisément ce sujet. Et ces lignes me frappaient particulièrement :

“ Quand donc nous débarrasserons-nous une bonne fois de la légende des 28 millions, 30 millions, 36 millions de catholiques, qu'il n'y aurait qu'à réveiller de leur torpeur pour refaire la France chrétienne?

“ Si l'on voulait bien voir la vérité, à savoir que la France chrétienne est devenue en grande majorité, ou antireligieuse, ou profondément indifférente de croyance et de pratique, on cesserait d'appeler à l'action de prétendues masses profondes qui n'existent que dans l'imagination, et on adapterait les vrais remèdes au vrai mal. Il ne faut pas chercher la cause de notre déchéance dans l'apathie des bons catholiques, mais dans leur disparition. La France est à convertir au même degré que le Japon et la Chine.”

Cette navrante affirmation provient-elle d'un pessimisme excessif? C'est possible; mais elle nous paraît malheureusement vraie dans une large mesure. Le fléau de l'indifférentisme et de l'infidélité a fait en France de cruels ravages. Un grand nombre de catholiques ne le sont que de nom. C'est ce qui explique les succès de la bande de francs-maçons et de sectaires qui dominent actuellement et exploitent notre pauvre France. Tant qu'ils ne feront que combattre l'Eglise et la religion, ils resteront impunis. Ils ne seront renversés que s'ils compromettent un jour les intérêts matériels du peuple, ou s'ils jettent le pays dans quelque fâcheuse aventure.

* * *

La mort vient encore de faire un vide dans les rangs de l'Académie française. Les Immortels sont tributaires comme nous tous de la terrible faucheuse. M. José-Maria de Hérédia est décédé le 2 octobre. Il était né en 1842 à Cuba. Il fit ses études en France, et après un an passé à l'université de la Havane, il vint faire son droit à Paris, et y suivit ensuite les cours de l'école des Chartes. Il publia ses premiers vers dans la *Revue de Paris* en 1862. Il collabora successivement à la *Revue française*, à la *Renaissance*, au *Temps*, au *Journal des Débats*, à la *Revue des Deux-Mondes*. Il ne laisse qu'un seul volume de poésies, les *Trophées*, composé de sonnets. Mais ce seul livre l'a placé au rang des premiers poètes français de son époque. Un critique des *Etudes* écrit à son sujet: "Je ne vois guère d'écrivain qui, pour la force de concentration intense, la suggestion de l'infini à force de fini, puisse lutter avec le poète qui vient de mourir... Il fixe une réalité déjà épurée, déjà affinée, qui a déjà passé par l'esprit. Il l'épure encore et l'affine, il réduit tant qu'il peut la matière, il concentre tant qu'il peut les rayons, pour en composer une quintessence si capiteuse et si grisante, qu'elle exalte jusqu'à l'aigu la sensation du beau. Voilà un réalisme à lui: c'est la réalité esthétique qu'il vise et qu'il crée. En quoi faisant, il ne quitte assurément pas le chemin du Par-

nasse, mais il y va plus loin qu'aucun de ses compagnons, et il arrive là où se rencontrent, venues de routes diverses, les rares qui sont les grands poètes."

M. de Hérédia avait été élu membre de l'Académie française en 1894, à la place de M. de Mazade.

* * *

On vient d'ériger à Vannes un monument à un grand français des temps anciens, au connétable de Richemont, l'un des compagnons d'armes de Jeanne d'Arc, l'un des vaillants hommes de guerre qui reconquirent sur l'étranger le sol de la patrie.

A la cérémonie d'inauguration, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, a prononcé un magnifique discours. Il a eu une superbe apostrophe au drapeau de la France: "Va, s'est-il écrié, va toujours vers la gloire, porté par des soldats français! La guerre est certes exécrable, mais le soldat reste toujours sublime." Le barde breton, Théodore Botrel, a récité une poésie intitulée le *Grand Méconnu*. En voici quelques vers:

Et devant ta nouvelle aurore,
Tu verras fuir ces réprouvés,
Ces traîtres à mines paternes,
Cauchons et Bourguignons modernes,
Les Thalamas et les Hervés.
Le bon vieux duc cambrant sa taille,
Sur son destrier de bataille
Qu'il a grand peine à retenir,
Semble, d'un geste d'épopée,
Faire le salut de l'épée
A la France de l'avenir.

Puisque nous en sommes à citer des vers patriotiques, voici une petite pièce d'une intense émotion que Coppée vient de publier dans un journal parisien:

Pour voir défilier les soldats,
A côté de moi, dans la rue,
Avec son enfant dans les bras,
Une femme était accourue;

Une femme au regard plaintif,
En deuil, en hallons de misère,
Et l'enfant était bien chétif,
Et bien triste la pauvre mère.

Mais ses yeux flétris par les pleurs
A son petit garçon sourirent,
Quand parurent les trois couleurs
Et quand les fronts se découvrirent ;

Et voyant le drapeau passer,
L'humble mais bonne patriote,
Pour que l'enfant fit un baiser,
Guida sa petite menotte.

Ce fut instinctif, simple et beau.
O mère donnant, dès l'enfance,
A ton fils l'amour du drapeau,
Sois bénie au nom de la France!

* * *

C'est une affaire décidément réglée : la Norvège va demeurer monarchie. Le Storthing avait adopté une loi dont le paragraphe premier se lisait comme suit :

“ Le royaume de Norvège est un nouveau royaume autonome, indivisible et indépendante. La forme de son gouvernement est la monarchie limitée et héréditaire.”

La couronne a été offerte au prince Charles de Danemark. Mais on a cru préférable de faire ratifier l'action du Storthing norvégien par un plébiscite. Il vient de se terminer avec le résultat suivant : 254,809 voix en faveur de la monarchie, et 68,252 en faveur d'une république. Il ne reste donc plus qu'à introniser le nouveau roi de Norvège.

Il règnera sous le nom de Haakon IX, relevant un nom glorieux dans l'histoire norvégienne. Le premier Haakon, vainqueur des Vikings de Jorn, au Xe siècle, fut un des fondateurs de la première monarchie norvégienne ; un autre Haakon épousa Marguerite de Danemark et prépara ainsi en 1397 l'Union de Calmar qui réunit pour un temps les trois royaumes scandinaves et qui laissa la Norvège liée au Danemark jusqu'à 1814.

Au lieu des royaumes unis de Suède et Norvège, il y aura donc désormais le royaume de Suède et le royaume de Norvège.

Voilà une révolution politique, qui, Dieu merci, n'aura pas coûté de sang.

* * *

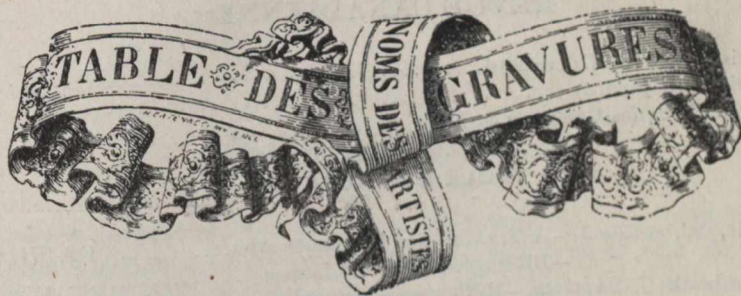
Les premières élections générales viennent d'avoir lieu dans la province d'Alberta. Le gouvernement Rutherford a été victorieux sur toute la ligne. L'opposition n'a pu faire élire qu'un couple de ses candidats. Son chef, M. Bennett, qui s'était montré si fanatique dans la question scolaire, a été battu à Calgary. C'est une bonne leçon pour les fauteurs d'intolérance et il est à désirer qu'elle ne soit pas perdue.

Dans Saskatchewan la lutte est ardente, et il semble que la victoire sera plus disputée. Mais M. Haultain paraît avoir pris une attitude et prononcé des paroles qui devront rallier contre lui tout le vote catholique et français.

Thomas Chapais.

Montréal, 20 novembre 1905.





Anges intercesseurs, par Stael.....	8
Les aventures de Maître Block :	
Maître Block à l'auberge du Mouton d'Or.....	12
Maître Block dans son ménage.....	14
Maître Block porte-sac.....	18
Fridolin.....	20
Un envoi mystérieux.....	22
Le retour.....	25
Maître Block et Fridolin.....	28
Adieux de Maître Block aux lecteurs.....	30
Octave Crémazie.....	37
L'honorable Joseph Royal.....	48
L'honorable Juge en Chef Dubuc.....	51
L'honorable Sénateur A. Girard.....	65
L'honorable Juge L. A. Prud'homme.....	68
Cyrille Boucher.....	114
La Charité, statue par Paul Dubois, dessinée par J. Lavée.....	116
Le Courage Militaire, statue par Paul Dubois, dessinée par J. Lavée.....	160
M. J.-B. Archambault.....	
Curiosités Scientifiques :	
Brontosaurus tels qu'ils durent paraître à l'époque du lias.....	187
Jeanne d'Arc, par Chapu.....	226
Portrait de Chapu.....	227
Groupe par Chapu.....	228
L'honorable Adélarde Turgeon.....	334
Le Requiem de la Rose :	
Un long cortège s'en allait l'ensevelir.....	338
Une fourmi avait creusé une fosse.....	341
Puis, un à un, tous vinrent pousser un peu de terre dans la tombe.....	342
Pourquoi pleurez-vous ?.....	344
Jeune Canadienne.....	345
L'enfant prodigue.....	366
Un centenaire illustre :	
Portrait de M. Chevreul, d'après une photographie.....	442
Maison habitée par M. Chevreul, au Jardin des Plantes, à Paris.....	447

Bellavista, 290 rue Université.....	449
Bellavista, (le jardin).....	473
Statue de Jacques-Cartier à St-Malo.....	554

TABLE DES AUTEURS

Auclair, l'abbé Elie J.—A Travers nos Quarante Ans.....	119, 374,	570
“ “ “ —Bibliographie Canadienne.....		150
Archambault, J.-Baptiste.—Réformes électorales.....		161
Bouchette, Errol.—L'Avenir Industriel du Canada Oriental.....		75
“ “ —La Nécessité d'une Politique Industrielle.....		130
“ “ —L'Instruction Industrielle.....		271
“ “ —La Protection et l'Exploitation des Forêts.....		283
“ “ —L'organisation des Industries Forestières.....		385
Béissier, Fernand.—Le Requiem de la Rose.....		339
Chapais, Thomas.—A Travers les faits et les œuvres. 99, 205, 320, 424, 534		645
Coupe, Charles, S. J.—Ballade de Bébé.....		73
Gleason-Huguenin, Madeleine.—Arthur Buies.....		246
Gagnon, Ernest.—Quelques notes sur Octave Crémazie.....	29,	231
Grosjean, Eugène.—Ame d'Enfant.....		474
Heaura, Félix.—Le nez de Cléopâtre.....	509,	611
Iberville.—L'Irréductible Force.....		262, 450
La Direction.—Notes Bibliographiques.....	219, 439,	549
Lamothe, L. L. D.—Réforme Législative dans les Accidents du Travail..		191, 234
Lef. de Bellefeuille, E.—Cyrille Boucher.....		67
Leglanceur, A.—M. François Coppée.....		91
Leglanceur, Marthe.—Curiosités scientifiques et artistiques.....	184,	503
Leleu, J. M.—A Montebello.....		319
Musaeus, d'après. —Les Aventures de Maître Block.....		7
Nolin, O. M. I., Louis-Alph.—Eoliennes.....		493
S. Raymond.—Le Frelon et la Rose.....		70
“ —Ecrin de rosée.....		72
Sablan, Raymond.—Tristes soirs d'été.....		179
“ —Soleil Couchant (Harmonie).....		181
Squire, Jacques.—Féminisme.....		367
“ —Haut les plumes.....		498
T. M.—L'évolution vers la Justice Sociale.....		301
Tamisir, S. J. M.—Leçon d'Automne.....		317
“ —Par le Sang.....	346, 455,	580
XXX.—L'Honorable Joseph Royal, sa vie, ses œuvres.....		36
“ —M. J. P. Tardivel.....		94
“ —Paul Dubois.....		115
“ —Chapu et son œuvre.....		227
“ —Le roman d'un remouleur.....		416
“ —Un centenaire illustre.....		443

Table des Matières

A travers nos quarante Ans, par l'abbé Elie J. Auclair.....	119, 374, 570
A travers les faits et les œuvres, par Thomas Chapais.....	99, 205, 320, 424, 534, 645
A Montebello, par J. M. Leleu.....	319
Arthur Buies, par Madeleine Gleason-Huguenin.....	246
Ame d'enfant, par Eugène Grosjean.....	474
Ballade de Bébé, par Charles Coupe, S. J.....	73
Bibliographie Canadienne, par l'abbé Elie-J. Auclair.....	150
Cyrille Boucher, par E. Lef. de Bellefeuille.....	67
Curiosités Scientifiques et Artistiques, par Marthe Leglaneur.....	184, 503
Un souvenir d'encan peu banal.....	184
Idée bizarre.....	184
Nos grands hôtels flottants.....	185
Les inconvénients du chapeau.....	185
Le Brontosaur.....	187
Un phénomène physique.....	188
Anesthésique nouveau.....	189
Croissance extraordinaire.....	190
Le Pays des Fleurs.....	503
Monuments préhistoriques.....	503
Théodore Dubois.....	505
Bienfaits du Soleil.....	506
Poupées égyptiennes.....	506
La Science de la Bastonnade.....	507
Un animal encore inconnu.....	508
Herculanium.....	508
Chapu et son œuvre, par XXX.....	227
Ecrin de rosée, par Raymond S.....	72
Eoliennes, par Louis-Alphonse Nolin.....	493
Féminisme, par Jacques Squire.....	367
Haut les plumes, par Jacques Squire.....	498
Les aventures de Maître Block, d'après Musaeus.....	7
L'honorable Joseph Royal, sa vie, ses œuvres, par XXX.....	36
Le Frelon et la Rose, par Raymond S.....	70
L'avenir industriel du Canada Oriental, par Errol Bouchette.....	75

La Nécessité d'une Politique Industrielle, par Errol Bouchette.....	130
L'Irréductible Force, par Iberville	262, 450
L'Instruction Industrielle; par Errol Bouchette.....	271
La Protection et l'Exploitation des Forêts, par Errol Bouchette.....	283
L'Evolution vers la Justice Sociale, par M. T.....	301
Leçon d'automne, par M, Tamisier, S, J.....	317
L'organisation des Industries Forestières, par Errol Bouchette.....	385
Le roman d'un remouleur, par XXX.....	416
Le nez de Cléopâtre, par Félix Heaura.....	509, 611
Le Requiem de la Rose, par Fernand Beissier.....	339
M, François Coppée, par A. Leglanceur.....	91
M. J. P. Tardivel, par XXX.....	94
Notes Bibliographiques, La Direction.....	219, 439, 549
Paul Dubois, par XXX.....	115
Par le Sang, par M. Tamisier, S. J.....	346, 455, 580
Quelques notes sur Octave Crémazie, par Ernest Gagnon.....	29, 231
Réformes électorales, par J. N. Archambault.....	161
Réforme Législative dans les Accidents du Travail, par J. C. Lamothe, L. L. D..	191, 234
Soleil Couchant (Harmonie), par Raymond Sablan.....	181
Tristes Soirs d'Eté, par Raymond Sablan.....	179
Un centenaire illustre, par XXX.....	443



[Handwritten signature or initials]